



Daniel Bensaïd

La discordance des temps

Essais sur les crises, les classes, l'histoire



Les Éditions de la Passion
1995

Trois chapitres

1. Introduction aux lectures du *Capital*
2. Le temps des crises et des cerises
3. Le sens des rythmes : cycles, vagues, ondes longues

1.

Introduction aux lectures du *Capital*

Avant d'imaginer en avoir fini avec Marx, est-on bien sûr d'avoir vraiment commencé. La lecture du *Capital* doit franchir aujourd'hui bien des obstacles épistémologiques et culturels pour comprendre un mouvement de pensée qui n'est pas celui du sens commun. Comment fonctionne cette pensée déconcertante ?

Comment pense Marx ?

Disons, comme le capital, qui est son objet spécifique. Lire Marx, c'est donc, non exclusivement, mais d'abord, lire *le Capital*, texte perpétuellement en chantier, des *Manuscrits parisiens* de 1844 aux notes de lecture sur la rente foncière, en passant par les *Manuscrits de 1857-58 (Grundrisse)*, par les *Manuscrits de 1861-63*, et par ceux qui composent *le Capital* proprement dit.

Un quart de siècle de travail acharné s'écoule entre les *Manuscrits de 1844* et l'impression du premier Livre du *Capital*. Pourquoi un enfantement si difficile ? Pourquoi un aussi long déchiffrement du corps économique ? Parce qu'on ne peut espérer, répond simplement Marx, détenir la science avant la science. Il faut d'abord la produire. La production simultanée de l'objet du *Capital* et de sa connaissance critique est une aventure conceptuelle et esthétique au même titre que *la Recherche* de Proust. Dans cette aventure, la méthode n'est pas un préalable. Elle ne se déclare pas. Elle vaut ce que vaut la connaissance et ce que valent ses produits. Point de Traité donc, point de Manuel, point de mode d'emploi : on n'en a jamais fini de penser et de produire des vérités qui se pensent elles-mêmes.

Comment donc lire Marx¹ ?

1. Roman Rosdolsky, *la Genèse du Capital*, Paris, Maspero, 1976. L'édition intégrale est enfin prévue aux Éditions de la Passion. Jendrich Zeleny, *la Structure logique du Capital de Marx*, inédit en français ; Manuel Sacristan, *Sobre Marx y marxismo*, Icaria Barcelone, 1983 ; Stavros Tombazos, *Les temps du capital*, Paris, Cahiers des Saisons, 1994 ; Enrique Dussel, *La producción teórica de*

Le plan, le plan toujours recommencé

A partir des *Manuscripts de 1857-58*, Roman Rosdolsky a méticuleusement reconstitué la genèse du *Capital*. Sa clef résiderait dans « le rapport de l'œuvre de Marx à Hegel, en particulier à sa *Logique* », inscrit dans les catégories mêmes du *Capital*.

Dans une lettre du 24 novembre 1851, Marx annonce un vaste projet en trois volumes : une critique des catégories économiques traditionnelles ; une critique des catégories économiques socialistes ; une histoire des sciences économiques. Sa démarche est encore celle d'une critique historique et d'une histoire critique. Sept ans plus tard, en 1858, il signale l'influence déterminante d'une relecture « accidentelle » de la *Logique* de Hegel sur la rédaction des *Grundrisse*. Il estime alors avoir tiré au clair, dès 1848, la théorie de la plus-value (ou survaleur), mais non celle du profit, qui présuppose la critique du capital en mouvement, l'articulation de la production et de la circulation dans « le procès de production d'ensemble ».

Entre septembre 1857 et avril 1868, Rosdolsky recense quatorze tableaux et modifications du plan du *Capital*. Cette évolution est bornée par deux plans d'ensemble : celui de 1857 et celui de 1865-1866. Publié pour la première fois en 1939 sous le titre *Grundrisse des Kritik der politischen Ökonomie*, le premier brouillon du *Capital* fut donc rédigé en 1857-1858. La *Contribution à la critique de l'économie politique* parut en 1859. Les *manuscripts de 1861-1863* constituent vingt-trois cahiers dont Kautsky a extrait les *Théories sur la plus-value* (aussi connues comme le Livre IV du *Capital*) qui ne reprennent que les cahiers six à quinze inclus. Les autres ont été publiés sous le titre *Manuscripts de 1861-1863*. Le Livre III du *Capital* est composé de manuscrits datant principalement de 1864-1865. Quatre manuscrits de 1865 à 1870 constituent la matière du Livre II. Enfin, la version finale du Livre I date de 1866-1867.

Le plan de 1857 comporte six livres :

- I) *Le livre du Capital.*
 - a) *le capital en général*

Marx et *Hacia un Marx desconocido*, Siglo XXI, Mexico ; Jean-Marie Vincent, *Fétichisme et Société*, Anthropos, et *Critique du travail*, PUF, 1985 ; Michael Löwy, *Paysages de la vérité*, Anthropos, 1982 ; Tony Smith, *The Logics of Marx's Capital, Replies to hegelian criticisms*, State University of New York Press, 1990, et *Dialectical Social Theory and its Critics*, State University of New York Press, 1993. Ernest Mandel a eu le mérite de disputer un Marx humaniste et subversif aux griffes de l'historiographie stalinienne et de ses avatars tardifs, sans toujours éviter cependant le double écueil positiviste et historiciste. Outre son *Traité d'économie marxiste* (Julliard, 1962) et le *Capitalisme du troisième âge* (UGE, 1977), voir notamment la *Formation de la pensée économique de Marx* (Maspero, 1968), *Marxismo abierto* (Grijalbo, Barcelone, 1982), et surtout *Cien años de controversias entorno a la obra de Marx*, Siglo XXI, Mexico, 1985. Dans *Marx critique du marxisme* (Payot, 1974), Maximilien Rubel présente un Marx éthico-libertaire aux antipodes du stalinisme. Voir aussi la précieuse introduction de Jean-Pierre Lefebvre à la propre traduction du *Capital*, Paris, Éditions sociales, 1983.

1) *le procès de production du capital*

2) *le procès de circulation du capital*

3) *profit et intérêt*

b) *section de la concurrence*

c) *section du crédit*

d) *section du capital par actions*

II) *Le livre de la propriété foncière*

III) *Le livre du travail salarié*

IV) *Le livre de l'État*

V) *Le livre du commerce extérieur*

VI) *Le livre du marché mondial et des crises.*

L'ordre logique éclaire désormais l'ordre historique, qu'il domine sans l'abolir. La structure du mode de production (sa logique) domine sa genèse². Ce renversement n'aboutit pas encore à unifier conceptuellement les différents procès (production, circulation, et reproduction) et les différents circuits (argent, capital productif, marchandise) du capital en devenir. Il s'agit d'une étape intermédiaire où le primat structurel de la production demeure obscurci par l'analyse classique des facteurs de production. Ainsi, les trois premiers livres annoncés renvoient-ils au *Capital*, à la *Terre*, et au *Travail*. Les moments du procès d'ensemble y sont encore conçus en rapport avec ces facteurs.

D'après Kautsky, l'ébauche du plan définitif daterait de 1863, de même que le début de la version définitive du Livre I, repris et achevé à partir d'octobre 1866. Les années 1864-65 sont consacrées à la rédaction des *Théories sur la plus-value* et des matériaux qui deviendront les Livres II et III publiés par Engels après la mort de Marx. Le projet d'ensemble prendrait donc sa nouvelle forme à partir de 1864 :

I) *Procès de production du Capital*

1) *Marchandise et argent*

2) *Transformation de l'argent en capital*

3-5) *Plus-values absolue et relative*

6) *Salaire*

7) *Procès d'accumulation*

II) *Procès de circulation du Capital*

III) *Formes du procès d'ensemble*

1-3) *Profit et taux de profit*

4) *Le capital marchand*

5) *L'intérêt et le crédit*

2. Sur ce thème, voir Otto Morf, *Geschichte und Dialektik in der politischen Ökonomie*, Francfort, 1970 ; Vasiljevic Iljenkov, *La dialettica delle astratto e del concreto nel Capital di Marx*, Milan, 1961 ; Karel Kosik, *La Dialectique du concret*, Montreuil, Les Éditions de la Passion, 1988 ; Jendrich Zeleny, *Die Wissenschaftslogik und Das Kapital*, Francfort, 1969 ; Ernest Mandel, *La Formation de la pensée économique de Marx*, op. cit.

6) Rente foncière

7) Revenus

IV) Histoire de la Théorie

Il ne s'agit pas d'un simple remaniement pédagogique, mais d'une modification aux conséquences majeures :

1) L'influence de l'analyse factorielle rapportant le profit au Capital, le salaire au Travail, et la rente à la Terre, disparaît. Les trois parties de la première section du Livre I initial deviennent l'armature des trois livres définitifs et absorbent l'ensemble du matériau. Dans un mode de production dont le capital est l'esprit et le corps, le travail et la terre deviennent ses fonctions. Ils ne font plus l'objet de livres spécifiques. Le travail salarié apparaît désormais, dans chaque Livre, à chaque moment du devenir du capital, comme sa condition et son *alter ego*. Au Livre I, celui du procès de production, il lui fait face comme travail salarié, dans le partage du temps de travail entre travail nécessaire et surtravail. Au Livre II, celui du procès de circulation, il lui fait face comme travail productif ou non productif. Au Livre III enfin, celui du procès d'ensemble, il lui fait face en tant que revenu salarial, qui est à la fois le prix de la force de travail médié par le marché et la condition de réalisation de la plus-value dans la consommation finale. Quant à la rente, elle n'est plus le fruit naturel de la Terre, mais le revenu de la terre annexé au Capital, autrement dit une fraction de la plus-value globale échue en paiement de cette annexion.

2) Réciproquement, le procès de circulation sort de l'abstraction où le tenait « le capital en général », pour mettre en scène les métamorphoses du capital, ses rotations et ses schémas de reproduction. Le capital apparaît alors comme l'unité organique de ses trois circuits : l'argent (A), le capital productif (P = moyens de production + force de travail), et la marchandise (M) étant tour à tour et simultanément point de départ et point d'arrivée-recommencement du cycle. Le capital ne peut être saisi que comme cycle d'ensemble (*Gesamtkreislauf*) des trois circuits.

3) Les livres prévus sur le commerce extérieur et le marché mondial disparaissent. Bien que la logique du *Capital* les présuppose, ils tombent hors de son champ spécifique. *Le Capital* n'est pas la radioscopie d'un capitalisme national transformé en idéal-type, mais l'abstraction d'un procès historique constitutif. Il ne part pas d'économies nationales juxtaposées, qui entreraient ultérieurement en rapport, mais du fractionnement des réseaux d'échange internationaux et de la cristallisation de marchés nationaux. Généalogiquement, le capital commercial et financier se constitue à la périphérie des formations sociales, dans les échanges internationaux. Mais le mode de production capitaliste proprement dit implique la soumission de la production elle-même à la loi du capital. Le Livre I suppose l'échange de marchandises en fonction de leur valeur, il ne se préoccupe pas de l'échange et de la production précapitaliste de marchandises. Ainsi, la genèse historique du capital, donc l'existence du marché mondial, n'apparaît plus que dans les déchirures d'un système synchronique cohérent,

avec le rappel de l'accumulation primitive au Livre I, avec l'incidence du prix des matières premières dans les tendances qui contrarient la chute tendancielle du taux de profit, ou avec le rappel de la formation du capital bancaire et commercial au Livre III. Il n'y a plus place pour un Livre séparé sur le marché mondial qui exigerait un degré d'unification plus avancé de ce marché. Il n'est nullement fortuit que la littérature d'inspiration marxiste sur l'impérialisme moderne, directement inspirée par phase d'expansion coloniale et à la formation du capital financier, date du début du XX^e siècle³.

4) Disparaît aussi le Livre spécifique sur l'État. L'étatique et le juridique n'ont pas été éliminés pour autant du *Capital*. Contrairement aux lectures qui distinguent infrastructure et superstructure, comme si la production tenait lieu de fondation et la reproduction de toit, chaque sphère constitue une totalité provisoire. Le social et le politique interviennent dans l'abstraction apparente du premier Livre. La détermination de la valeur de la force de travail par le temps de travail *socialement nécessaire* à sa reproduction renvoie en effet à « un élément moral et historique », au tumulte des rapports de forces, des luttes quotidiennes, du lent mouvement d'organisation des mutuelles et des syndicats, qui déterminent *socialement* cette nécessité, en déplaçant, dans un sens ou dans l'autre, l'anodine barre qui divise le segment temporel de la journée de travail : +-----/-----+. Aussi trouve-t-on de la violence et du droit dans la sphère de la production, dont la logique propre ne saurait être détachée de la totalité qui l'enveloppe : violence de l'accumulation primitive, travail contraint par la dépossession de l'outil de travail et l'équité apparente du contrat, luttes sur les réglementations de fabrique et la limitation du temps de travail... La disjonction entre l'État et la société civile est ainsi traitée autrement que chez Hegel. Au lieu de séparer une société automate, d'un côté, et une politique en lévitation, de l'autre (de sorte qu'il devienne possible de traiter comme « disciplines » séparées la « sociologie » et la « science ou philosophie politique »), cette « séparation » demeure une forme de lien contraignant bien qu'occulte. C'est d'ailleurs pourquoi la crise du politique ou de la représentation ne peuvent être abordés comme des problèmes à part.

5) Enfin, l'apparition du travail salarié s'impose dès le Livre I, comme second terme du rapport d'exploitation constitutif du capital. Il ne suffit pas à déterminer, au seul niveau de la production, les rapports de classes, qui apparaîtront, dans la section sur les revenus, à la fin du Livre III. On peut se demander si la disparition du Livre sur l'État ne rend pas rigoureusement inachevable le chapitre interrompu qui leur est consacré. Il eût fallu, en

3. Ernest Mandel affirme que les livres disparus sur l'État et le marché mondial n'étaient pas pour autant abandonnés : « Finalement, il me semble clair, à partir de nombreuses observations incises tout au long du Livre III, que Marx avait toujours l'intention de compléter le *Capital* avec les Livres sur l'État, sur le commerce international et le marché mondial » (*Cien anos, op. cit.*, p. 29).

toute logique, que l'État subisse le même sort que la rente ou le travail salarié : qu'il tombât sous la coupe du capital. Or, ce n'est qu'en partie le cas. Dissocié de la société civile, l'État est assujéti au capital, mais seulement partiellement. Distribuait diversement droit, famille, « états » entre État et société civile, Hegel a buté sur une difficulté analogue dans les remaniements successifs de son système. La distinction incertaine entre « états », castes, et classes, s'inscrit précisément dans l'articulation spécifique entre l'économique et le politique, dans le rapport à un État non entièrement homogène (« non contemporain » ou à « contretemps ») au système. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Le plan « définitif » du *Capital* manifeste une robuste cohérence théorique. Comprendre comment la logique de la chose y domine la chose de la logique éviterait bien des contresens de lecture⁴. Par souci pédagogique discutable, les écoles de formation des partis et des syndicats ont longtemps réduit le *Capital* au commentaire de son premier Livre. Certains exégètes ont recommandé de sauter le premier chapitre réputé difficile. D'autres, de s'épargner carrément le Livre II, trop technique à leur gré, et ses arides schémas de production. Comme si l'on pouvait suivre le film en s'arrêtant à la première bobine ou en sautant la seconde. Tout se tient⁵.

Il ne s'agit évidemment pas de résumer ici le *Capital*, mais de souligner sa logique, en tant qu'organisation conceptuelle spécifique du temps social et de ses rythmes, quant à la théorie des classes, quant à la notion de travail productif, quant à la « transformation » de la valeur en prix.

Au commencement était la marchandise (Livre I)

Le Livre I, « le procès de production », s'attaque à l'énigme de la

4. Enrique Dussel pêche par excès de scrupule. Sous prétexte que seul le Livre I a été publié par Marx, il considère « méthodologiquement inexistantes » les livres publiés par Kautsky et recommande de travailler à l'avenir « exclusivement avec les manuscrits du propre Marx ». Si un travail rigoureux sur ces manuscrits est susceptible de renouveler la lecture, l'étude critique des trois Livres du *Capital* tels qu'ils sont couramment publiés n'en constitue pas moins un référent nécessaire à la compréhension du mouvement d'ensemble du capital.

5. C'est là sans doute l'une des clefs de la lecture althusserienne. Elle n'est pas parvenue à comprendre le mouvement d'ensemble du *Capital*. S'il faut faire la part de la souffrance et se garder de prendre pour argent comptant ce qu'Althusser écrit dans sa terrible autobiographie, ses témoignages sur ce point n'en sont pas moins plausibles. Ils expliquent partiellement l'énormité de certains contresens dans ses commentaires : « Je venais dans l'euphorie de publier *Pour Marx* et *Lire le Capital*, parus en octobre. Je fus alors saisi d'une incroyable terreur à l'idée que ces textes allaient me montrer tout nu à la face du plus large public : tout nu, c'est-à-dire tel que j'étais, un être tout d'artifices et d'impostures, et rien d'autre, un philosophe ne connaissant presque rien à l'histoire de la philosophie et presque rien à Marx (dont j'avais certes étudié les œuvres de jeunesse de près, mais dont j'avais seulement sérieusement étudié le Livre I du *Capital* dans cette année 1964 où je tins le séminaire qui devait déboucher sur *Lire le Capital*). Je me sentais un philosophe lancé dans une construction arbitraire bien étrangère à Marx même. Raymond Aron n'eut pas tout à fait tort de parler à mon sujet comme à celui de Sartre de marxisme imaginaire... » Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock, 1992, p. 139.

marchandise, « forme élémentaire de la richesse », objet le plus familier en apparence. Ce commencement ne va pas de soi. Il prend à contre-pied le bon sens et l'héritage de l'économie classique.

Spinoza commence par Dieu. Marx par la marchandise.

Non parce qu'elle précéderait chronologiquement le capital, mais parce qu'elle en est le résumé et l'hologramme. La première section du Livre I articule deux discours et deux temporalités, logique et historique, dont l'un corrige et contredit sans cesse l'autre. Elle ne traite ni d'un ordre marchand précapitaliste ni du capitalisme réellement existant, mais d'un capitalisme virtuel, sans capital. Sous son apparence familière et innocente, la marchandise familière détient en effet la clef de l'énigme : comment l'accroissement de richesse est-il possible ? Tout suggère qu'il se joue dans l'échange (la circulation) et dépend de l'habileté des marchands. Si un marchand rusé s'enrichissait aux dépens de ses concurrents ou partenaires plus maladroits, il n'y aurait pourtant qu'un transfert de richesse, enrichissement de l'un et appauvrissement de l'autre, dans un jeu à somme nulle.

Or, il y a reproduction élargie et accumulation. D'où le mystère.

Qui s'éclaircit pour peu que l'on ait la curiosité de fendre la coque de cette duplice marchandise et de l'ouvrir comme une noix. Il en sort alors un monde étrange de couples conceptuels : valeur d'usage/valeur d'échange, travail concret/travail abstrait. Il s'agit en effet de savoir pourquoi ces marchandises disparates, hétérogènes, bariolées, peuvent s'échanger entre elles. Quelle est la commune mesure entre les torchons et les serviettes, les poires et les pommes, que les bons maîtres recommandaient de ne jamais mélanger ni additionner ? Quel est donc « le quelque chose de commun qui se montre dans la valeur d'échange » ?

C'est tout simplement leur valeur : un article quelconque n'a de valeur « qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui ». Mais comment mesurer cette valeur ? Par la « durée du travail dans le temps », ou temps de travail. Il ne faut pas se fier aux apparences. La marchandise s'était présentée, « au premier coup d'œil », comme quelque chose de trivial, qui va de soi, et la voilà soudain, ingénue quelque peu libertine, « pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques », avec plus d'un tour dans son sac et un sacré caquet. Ce caractère mystique ne saurait provenir de sa seule valeur d'usage, laquelle s'éteint sans phrases dans la satisfaction du besoin qui la consume.

Si la marchandise est aussi énigmatique, c'est qu'elle est proprement hantée par la vie qu'elle retient captive. C'est « un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt [en elle] la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles ». Ce fantastique est à son comble quand, de la mêlée des marchandises, émerge celle dans laquelle elles peuvent toutes se reconnaître, le miroir de tous leurs narcissismes, leur équivalent général, l'argent, « niveleur radical », qui efface toutes les distinctions et métamorphose une Verdurin en Guermantes : « Car l'argent est lui-même une marchandise, une chose qui peut tomber sous les mains de qui que ce soit ; la puissance

sociale devient ainsi puissance privée des particuliers ».

Il reste à comprendre comment la formule du capital, de l'argent qui se métamorphose en marchandise pour redevenir argent (A-M-A), peut présenter un intérêt autre que tautologique. Autrement dit, comment ce simple changement de forme ou de costume peut se traduire par un « changement magique » de valeur. Même si le marché est un marché de dupes, la circulation ou l'échange de marchandises « ne crée aucune valeur ». Il doit donc « se passer quelque chose qui rende possible la formation d'une plus-value ». L'élucidation du mystère s'annonce ardue, puisque « la métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps ne point s'y passer ». Pour entreprendre, il faut en effet que le possesseur d'argent trouve sur le marché « la force de travail à titre de marchandise ». Il faut que le contrat d'achat et de vente de la force de travail entre deux contractants juridiquement égaux soit possible, c'est-à-dire que l'acheteur trouve sur le marché un travailleur libre au double sens du terme : libre de sa personne et dépourvu de tout. Répondant d'avance aux chantages de la naturalité marchande, Marx se contente de rappeler sèchement : « La nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises, de l'autre des possesseurs de leur propre force de travail ; un tel rapport n'a aucun fondement naturel et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. »

L'existence du capital répond donc à des conditions de possibilité historiquement déterminées. Ces conditions « ne coïncident pas avec la circulation des marchandises et de la monnaie ». Elles n'existent « que là où le détenteur des moyens de production et de subsistance rencontre sur le marché le travailleur libre qui vient y vendre sa force de travail, et cette unique condition historique recèle tout un monde nouveau. Le capital s'annonce dès l'abord comme une époque de la production sociale ».

Nous ne savons cependant toujours pas par quelle miraculeuse alchimie la richesse marchande, non contente de circuler, augmente. Pour percer à jour ce mystère, il faut « quitter cette sphère bruyante où tout se passe à la surface et aux regards de tous, pour les suivre tous deux [le possesseur d'argent et le possesseur de la force de travail] dans le laboratoire secret de la production, sur le seuil duquel il est écrit : *No admittance except on business* ».

Tout ce mystère couvre un crime originel.

Il faut oser traverser les apparences pour descendre aux enfers de la production, qui détiennent la triste vérité : « Notre ancien homme aux écus prend les devants et, en qualité de capitaliste, marche le premier ; le possesseur de la force de travail le suit par derrière comme son travailleur à lui ; celui-là le regard narquois, l'air important et affairé ; celui-ci timide, hésitant, rétif, comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché, et ne peut plus s'attendre qu'à une chose : à être tanné. »

A l'origine donc, une histoire de tannage, ni plus ni moins.

De passage de vie à trépas, de la peau vivante à la peau morte.

Une affaire « où le travail vivant doit ressaisir les objets et les ressusciter des morts et les convertir d'utilités possibles en utilités effectives ». Dans ces sinistres sous-sols, la force de travail révèle une propriété extraordinaire et miraculeuse dissimulée sous l'égalité formelle du contrat : « Le travail passé que la force de travail recèle et le travail actuel qu'elle peut exécuter, ses frais d'entretien journaliers et la dépense qui s'en fait par jour, ce sont là deux choses tout à fait différentes. Les frais de la force en déterminent la valeur d'échange, la dépense de la force en constitue la valeur d'usage. » Source unique à laquelle s'alimentent, sous des formes variées, tout accroissement et toute appropriation de richesse, la survaleur jaillit donc de cette différence. Elle est « temps de travail extra », « surtravail imposé et extorqué au producteur immédiat », coagulé.

En un sens général, la survaleur n'est pas spécifique au capital. Elle désigne la part de surtravail issue de l'exploitation quel que soit le mode d'extorsion. Dans les sociétés esclavagistes ou féodales, le partage entre travail nécessaire et surtravail est directement visible (« séparé dans l'espace »), matérialisé dans le travail forcé, la corvée, ou l'impôt en nature. Le mode de production capitaliste se caractérise en revanche par le fait que le capital ne se contente plus de s'approprier la plus-value. Il la produit. Dans le rapport entre travail salarié et capital, elle se dissimule dans le temps apparemment homogène de la journée de travail. C'est pourquoi, la solution de l'énigme implique de percer cette surface égale et lisse du temps, pour mettre à nu le rapport d'exploitation qui échappe aux bienséances du contrat et tombe sous la loi de la force. Car entre le capitaliste et le travailleur, « il y a une antinomie, droit contre droit, tous deux portent le sceau de la loi qui règle l'échange de marchandises. Entre deux droits égaux, qui décide ? La Force ». C'est ici, dans et par cette lutte, que le vendeur et l'acheteur sortent de l'abstraction du contrat et se muent sous nos yeux, pour la première fois, en classes impitoyablement antagoniques, aux prises dans la lutte séculaire « pour les limites de la journée de travail, lutte entre le capitaliste, c'est-à-dire la classe capitaliste, et le travailleur, c'est-à-dire la classe ouvrière ».

Hors du marché bruyant et de son échange faussement équitable, à peine descendu dans le sous-sol, le travailleur est aussitôt dépouillé de son humanité. Il n'est plus désormais que « du temps de travail personnifié », une « carcasse de temps », et « toutes les différences individuelles se résolvent en une seule : il n'y a plus que des pleins-temps et des mi-temps (selon l'âge et le sexe) ». Alors, l'abstraction du rapport d'exploitation, le froid calcul du temps, se charge soudain de sang et de larmes. Suivant le guide dans cet escalier des souffrances corporelles, nous voici face au martyrologue circonstancié du travail humain, le nez sur la « dégénérescence physique », sur les maladies de poitrine, sur les marchandises frelatées. Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé en tâches parcellaires, mais l'être et le corps qui sont démembrés, de même qu'on « immole le taureau

pour sa peau et son suif».

Question de tannage, encore et toujours⁶.

Nous sommes invités à allumer nos torches pour assister au supplice du travail nocturne, à entendre la vie et la mort de la modiste Mary Ann Walkley, tuée au champ du labeur. Derrière l'exploitation en masse, anonyme, il y a en effet des noms et des prénoms, des individus de chair vive, dont l'identité mérite de figurer au mémorial du capital.

La main invisible du marché abat sa poigne de fer.

Mais l'humanité niée se rebelle : «L'établissement d'une journée de travail normale est le résultat d'une lutte de plusieurs siècles entre le capitaliste et le travailleur.» La «normalité» est déterminée seulement par la lutte. L'extorsion de plus-value absolue (par l'allongement du temps de travail) est physiquement et socialement limitée. L'art de consommer la force de travail impose aussi de savoir la ménager. L'intensification du travail et la chasse au temps mort viennent en renfort de son extension. Il faut pour cela qu'une révolution s'accomplisse dans les conditions de production, un changement dans les procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise.

La manufacture moderne est le lieu où s'organise et s'exerce cette contrainte. «Elle estropie le travailleur, fait de lui quelque chose de monstrueux en activant le développement factice de sa dextérité de détail... Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive... Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent de tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital.» La manufacture génère ainsi une «pathologie industrielle», dont la valeur qui se valorise, «devenue autonome dans l'argent», détient le secret. L'argent et la marchandise constituent en effet les manifestations phénoménales, universelle et particulière, de la valeur.

La marchandise *in actu* est un «procès à double face», où valeur d'usage et valeur d'échange représentent «les formes différentes du même procès». Travail objectivé, froidement exposé dans le prix, la valeur d'échange a pour «seul» opposé, le travail non encore objectivé, le travail vivant : «l'un est présent dans l'espace, l'autre dans le temps, l'un passé, l'autre présent». En tant que travail vivant, le travailleur qui consomme sa propre force de travail incarne «la possibilité universelle de la richesse : l'opposition entre la valeur qui se valorise elle-même – le travail objectivé qui se valorise lui-même – et la puissance de travail vivante créatrice de

6. Le *Journal d'usine* de Simone Weil rapporte de manière circonstanciée l'expérience vécue de ce tannage. Pour une phénoménologie toujours actuelle de ce tannage, voir les superbes livres de François Bon, *Sortie d'usine*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985 et *Temps machine*, Paris, Verdier, 1993.

valeur, constitue le point crucial». Alors que l'argent «apparaît d'abord» et se fait passer pour la réalité existentielle exclusive du capital, il présuppose en réalité le capital comme sa propre potentialité : il n'est que l'existence devenue autonome de la valeur d'échange, que «l'existence matérielle de la richesse abstraite⁷».

Rondes et métamorphoses (Livre II)

Le Livre II du *Capital* a mauvaise réputation. «Purement scientifique», il ne traiterait, selon Engels lui-même, des questions «que de bourgeois» et ne contiendrait «guère de textes d'agitation», mais des «développements strictement scientifiques, des études très fines sur des phénomènes qui se déroulent au sein même de la classe capitaliste, absolument rien qui permette de fabriquer des slogans et des tirades...». Le lecteur pressé a déjà renoncé. Ce Livre constitue pourtant un maillon absolument nécessaire à l'intelligibilité de l'ensemble. Il s'agit en effet de rien moins que de «l'imbrication réciproque des différents capitaux», du mouvement de la marchandise et de la monnaie, du déséquilibre périodique de l'échange, et, par conséquent, de la possibilité des crises⁸.

Le Livre I traite du «procès de production du capital». C'est le moment autiste de la vie du capital, enfermé en lui-même, à l'écart des tapages du marché. Le Livre II traite du procès de circulation : «Dans le Livre II est exposé le procès de circulation du capital sous les prémisses développées au Livre I. Donc : les nouvelles déterminations de formes qui naissent du procès de circulation, tels que capital fixe et circulant, rotation du capital, etc.» Maintenant, nous examinons «l'imbrication sociale réciproque des différents capitaux les uns dans les autres⁹». Le premier livre a pour théâtre le lieu de production. Le second, le marché. Son propos n'est plus d'élucider l'origine de la plus-value, mais la manière dont elle se réalise. Le travailleur n'y apparaît plus en tant que producteur de plus-value, mais en tant que vendeur de sa force de travail et acheteur des biens de consommation. Le premier rôle du drame revient ici au capitaliste en fonction (financier, commerçant, ou entrepreneur).

La circulation établit un lien social contraignant entre la production et la réalisation de la valeur. Valeur en procès, elle est la première forme sous laquelle la société se présente comme un fait indépendant des individus. La production marchande généralisée implique en effet une organisation sociale en proie à une contradiction essentielle. Le procès de travail objectivement socialisé se heurte à l'appropriation privée des moyens de produc-

7. Karl Marx, *Manuscrits de 1861-1863*, Paris, Éditions Sociales, pp. 48 et 107.

8. Lettres de Engels à P. Lavrov (5 février 1884), à Sorge (13 novembre 1885), à Kautsky (18 septembre 1883) ; lettre de Marx à Engels, 30 avril 1868.

9. Lettre de Marx à Engels, 30 avril 1868

tion et de circulation. Sans travail social, la production est impossible. Mais la nature sociale de ce travail n'est reconnue qu'à travers la vente finale des marchandises, la réalisation de la valeur, et l'appropriation sous forme de profit d'une partie de la valeur créée par l'ensemble des travailleurs productifs. Pour connaître la proportion de travail privé validée comme travail social, la valeur doit être réalisée. La marchandise doit accomplir son ultime saut de marchandise en argent, saut de l'ange ou de la mort, selon qu'elle le réussit ou le rate.

Entre production et circulation, le nœud est indissoluble. Il se manifeste dans les métamorphoses du capital qui ne cesse de se nier pour mieux ressusciter. Il sort de la scène côté cour pour réapparaître aussitôt côté jardin sous un nouveau costume : tantôt argent A (capital financier), tantôt moyens de production et force de travail P (capital industriel), tantôt marchandise M (capital commercial), et à nouveau argent. Cette ronde infernale parcourt les différentes figures du syllogisme social¹⁰. Les trois propositions y sont solidaires, mais « le capital industriel est le seul mode d'existence du capital où sa fonction ne consiste pas seulement en appropriation, mais également en création de plus-value, autrement dit de surproduit, c'est pourquoi il conditionne le caractère capitaliste de la production ; son existence implique celle de la contradiction de classe entre capitalistes et ouvriers salariés... Les autres variétés de capital se subordonnent à lui et subissent des modifications appropriées dans le mécanisme de leur fonction ».

Le Livre II met donc en évidence le caractère discontinu de la reproduction des trois formes du capital et le lien organique de cette discontinuité avec l'essence même du mode capitaliste de production : « Précisément parce que le mode de production capitaliste est production généralisée de marchandises, le capital monétaire ne peut simplement précéder et suivre l'apparition généralisée du capital ; il doit exister à ses côtés. De même, le capital monétaire n'est pas seulement le résultat de la vente des marchandises : son existence sociale est une condition préalable à cette vente. Enfin, le capital commercial n'est pas le simple résultat du fonctionnement du capital productif : il est aussi son fondement nécessaire. Par conséquent, la continuité de la production n'est possible que si toutes les marchandises produites pendant un cycle de rotation antérieur n'ont pas encore été vendues aux consommateurs finaux – c'est-à-dire si les réserves de matières premières, d'énergie, de biens auxiliaires, de produits intermédiaires et de biens de consommation nécessaires à la reproduction de la force de travail sont disponibles à grande échelle. On peut dire que la continuité du procès de production dépend de la discontinuité ou de la désyn-

chronisation du cycle de rotation du capital monétaire, du capital industriel et du capital commercial... Ainsi, dans une large mesure, le Livre II examine l'entrelacs constant entre l'apparition et la disparition du capital monétaire, du capital industriel et du capital commercial de la sphère de la circulation à celle de la production, et vice versa, jusqu'à ce que la marchandise soit finalement consommée¹¹. »

La temporalité linéaire et mécanique du Livre I concerne le partage de la journée de travail entre travail nécessaire et surtravail. Celle du Livre II, elle est cyclique ou chimique (selon les catégories de la logique hégélienne). Dans la production, le rapport d'exploitation détermine le taux de plus-value. Dans la circulation, le rythme de rotation, par laquelle le capital parcourt les figures de ces métamorphoses, en détermine la masse. Plus le cycle A-P-M-A' est abrégé, plus souvent il est bouclé et répété, et plus augmente la somme de plus-value à répartir. Si le capital industriel est donc seul créateur de plus-value, le capital bancaire et le capital commercial ne sont pas pour autant ses parasites. En chassant les temps morts entre production et vente, entre investissement et production, ils contribuent par le commerce, la banque, la publicité, à accélérer la roue de la fortune. Dans la mesure où « les périodes de circulation et de production s'excluent l'une l'autre », où « l'expansion et la contraction de la période de circulation agissent par conséquent comme limites négatives pour déterminer la contraction ou l'expansion de la période de production », la circulation agit non seulement directement sur la masse, mais indirectement sur le taux de plus-value. L'image de « l'accélération de l'histoire » est la représentation quotidienne mystifiée de cette accélération vitale du capital lui-même.

Dans les trois figures du procès cyclique, « chaque moment [argent A, capital productif P, marchandise M] apparaît comme point de départ, point intermédiaire, et retour au point de départ. Le procès total se présente comme « unité des procès de production et de circulation : le procès de production sert de moyen au procès de circulation et réciproquement ». Dans la réalité, « chaque capital industriel individuel est engagé dans les trois simultanément ». Les trois cycles s'accomplissent simultanément l'un à côté de l'autre : « le cycle total est donc unité effective de ses trois formes ». Constitutive du capital en tant que tel, l'unité organique de ses trois circuits, est plus qu'une simple addition : le capital ne peut être saisi que comme leur cycle d'ensemble (*Gesamtkreislauf*).

Cette circulation n'est pourtant pas homogène.

Au Livre I, capital constant et capital variable interviennent comme déterminations spécifiques du capital dans la sphère de la production. Au Livre II, capital fixe et capital circulant interviennent comme déterminations spécifiques du capital dans la sphère de la circulation. Le capital circulant est consommé productivement et renouvelé à chaque cycle de

10. Stavros Tombazos, *op. cit.* Tony Smith a également mis en évidence cette importance du syllogisme dans la logique du Capital (Tony Smith, *The Logic of Marx's Capital*, *op. cit.*).

11. Ernest Mandel, *Cien años*, *op. cit.*, p. 99.

circulation, tandis que le capital fixe n'est consommé que partiellement et se renouvelle par à-coups. Le capital peut « tenir longtemps sous la forme argent » sans cesser d'être argent, alors qu'il ne se conserve pas « sous la forme périssable de marchandise ». La production en masse implique la vente en gros, donc une contradiction tendancielle entre exploitation et réalisation. Enfin, « les cycles de capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement d'ensemble du capital social ». Il y a là autant de facteurs d'arythmie potentielle qui se manifestent dans la crise, en fonction tant de la distribution disproportionnée du capital entre le secteur des biens de production et celui des biens de consommation, que des à-coups consécutifs au renouvellement de capital fixe ou à la déconnexion relative entre production et réalisation de la plus-value.

Le Livre II met donc en évidence l'importance du facteur temps. La distinction entre capital fixe et capital circulant repose exclusivement sur la quantité de temps nécessaire pour que chacune de ces deux parts retourne à sa forme originelle : « La rotation de l'élément fixe du capital constant et, par conséquent, la durée nécessaire de cette rotation, englobent plusieurs rotations des éléments circulants. » La fraction de valeur du capital productif engagée dans le capital fixe est « jetée d'un seul coup » dans la circulation, mais elle n'en est retirée que « graduellement » et par fractions¹².

Dans la mesure où la production capitaliste est production pour le profit, la « croissance » est synonyme d'accumulation du capital. Les concepts clefs du Livre II sont donc ceux de réalisation de la plus-value (qui conditionne la reproduction) et de reproduction élargie. Le capital doit se transformer sans cesse en capital constant additionnel et en capital variable additionnel : « Le capital comme valeur qui se valorise, n'enferme pas seulement des rapports de classe, un caractère social déterminé, fondé sur l'existence du travail comme travail salarié. C'est un mouvement, un procès cyclique à travers différentes phases, qui à son tour est constitué de trois étapes. On peut donc seulement le concevoir comme mouvement et non à l'état stable. »

Le sabbat des fétiches (Livre III)

La production de plus-value est la question centrale du Livre I. Dans la circulation, cette plus-value se réalise sous la forme aliénée du profit. En

12. Ernest Mandel souligne que « le temps apparaît ici comme mesure de la production ; comme lien qui relie la production, la circulation et la reproduction de marchandise et de capital ; comme mesure des lois du mouvement du capital (cycles économiques, cycles de la lutte des classes, cycles historiques à long terme), et comme l'essence même de l'homme (temps libre, cycle vital, temps créateur, temps de l'échange social » (*ibid.*, p. 100). Il ajoute : « une tâche féconde pour les étudiants marxistes consisterait en un approfondissement du rôle et de la fonction de cette dimension temporelle dans le *Capital* de Marx ». Cette tâche a été depuis brillamment accomplie par Stavros Tombazos.

tant que forme « transfigurée », le profit proprement dit est au cœur du Livre III. Le processus qui permet de passer de l'une à l'autre fait l'objet du Livre II : c'est la rotation du capital. Le mouvement tournant, perpétuel, s'y empare du segment de la journée de travail, pour le lancer à toute volée dans la roue ensorcelée de la fortune. Profit en puissance, la plus-value doit se réaliser. Elle pourra alors s'orienter soit vers la consommation individuelle, soit vers l'accumulation. Fruit de la totalité du capital engagé, le profit est, d'un même mouvement, la plus-value et la négation de son apparition directe. Marx établit ainsi à la fois l'identité et la différence entre plus-value et profit.

Le Livre I perce le secret de la plus-value. Le Livre III expose sa transformation, sa transfiguration, sa transmigration, en profit. Le Livre II saisit l'élan de cette métamorphose en son principe explicatif. De même que le Livre I traite des particularités de la production en tant que moment déterminé, le Livre II (dont la médiation entre les deux autres Livres est pourtant restée souvent incomprise) traite des particularités de la circulation. Le troisième Livre, celui de « la production capitaliste considérée dans sa totalité », soulève l'enthousiasme d'Engels : « Ce Livre III, qui contient les résultats finaux bouleversera définitivement toute l'économie politique et fera un bruit énorme. » C'est là que « toute la production capitaliste est traitée dans sa connexité et que toute l'économie politique bourgeoise est flanquée par terre¹³ ». Marx en a exposé lui-même le propos spécifique : « Dans le Livre III, nous arriverons à la transformation de la survaleur en ses différentes formes et en ses composantes distinctes les unes des autres. »

La survaleur constitue ici le point de départ. En dehors du procès d'ensemble de la production capitaliste, elle demeure une abstraction partiellement déterminée. Dans le procès d'ensemble, le taux de plus-value s'efface derrière le taux de profit. Le métabolisme de la concurrence fait apparaître le taux de profit moyen et les prix de production. De détermination en détermination, Marx remonte ainsi au concret de *la vie* proprement dite : « Dans le Livre I, nous avons étudié les divers aspects que présente le procès de production capitaliste en soi, en tant que procès de production immédiat, et, dans cette étude, nous avons fait abstraction de tous les effets secondaires résultant de facteurs étrangers à ce procès. Mais *la vie du capital* déborde ce procès de production immédiat. *Dans le monde réel*, le procès de circulation qui a fait l'objet du Livre II vient le compléter. Dans la troisième section du Livre II surtout, en étudiant le procès de circulation en tant qu'intermédiaire du procès social de reproduction, nous avons vu que le procès de production capitaliste pris en bloc est l'unité du procès de production et du procès de circulation. Dans ce Livre III, il ne saurait être question de se répandre en généralités sur cette unité. Il s'agit au contraire de découvrir et de décrire les formes concrètes auxquelles donne naissance

13. Engels à Becker, 2 avril 1885 et Engels à Sorge, 3 juin 1885.

le mouvement du capital considéré comme un tout. C'est sous ces formes concrètes que s'affrontent les capitaux dans leur mouvement réel, et les formes que revêt le capital dans le procès de production immédiat comme dans le procès de circulation n'en sont que des phases particulières. Les formes du capital que nous allons exposer dans ce Livre le rapprochent progressivement de la forme sous laquelle il se manifeste dans la société, à la surface pourrait-on dire, dans l'action réciproque des divers capitaux, dans la concurrence et dans la conscience ordinaire des agents de la production eux-mêmes¹⁴. »

Fruit du capital total avancé, la survaleur prend ainsi la forme modifiée du profit. Simple changement de forme ou de nom ? C'est ce que semble indiquer une lettre à Engels. Mais Marx précise aussitôt : « si le profit n'est donc différent de la plus-value que formellement, le taux de profit par contre diffère tout de suite réellement du taux de plus-value¹⁵ ». Pour les tenants d'une logique formelle, il semble ici tâtonner ou se contredire. Il suit en réalité une autre logique, dont l'incompréhension commande souvent les controverses sans issues sur la transformation de la valeur en prix et de la plus-value en profit.

Les métamorphoses dont il est question au Livre III ne sont plus de simples changements de formes permettant de passer de la substance de la valeur à sa quantification. Il s'agit d'un changement de registre conceptuel. Les valeurs mesurées en temps de travail sont « transformées » en prix de production. Ces prix sont à la fois *la même chose et autre chose* que la valeur, sa négation déterminée, sa propre négation logique¹⁶.

De même, le profit est et n'est pas la même chose que la plus-value. Il est à la fois, dit Marx, la plus-value sous une autre forme et autre chose que la plus-value : « Le profit, tel qu'il se présente à nous d'abord, est donc la même chose que la plus-value : il en est simplement une forme mystifiée qui naît cependant nécessairement du mode de production capitaliste. Du moment que, dans la composition apparente du coût de production, on ne voit pas de différence entre capital constant et variable, l'origine du changement de valeur qui se produit pendant le procès de production doit être

14. Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions Sociales, 1983, p. 47.

15. Lettre à Engels, le 30 avril 1868.

16. Michel Husson craint qu'une riposte aux critiques néo-ricardiens, considérant le problème de la transformation comme un piège épistémologique et mettant l'accent sur la différence conceptuelle entre valeurs et prix, ne rompe le lien logique entre valeurs et prix de production au prix d'une fuite en avant métaphysique : « Prix et valeurs se situent effectivement à des niveaux d'abstraction différents, mais cela ne devrait pas impliquer qu'ils ne communiquent pas et soient en somme incommensurables » (« Crise du marxisme ou crise du capital », Critique communiste n° 138, été 1994). Husson situe ce lien logique dans l'enchaînement dynamique de l'accumulation du capital, où les résultats du cycle précédent servent de point de départ au suivant. Il n'en demeure pas moins que « la transformation est une opération purement théorique, qui permet de passer d'un niveau d'abstraction à l'autre et n'a pas d'équivalent dans le monde réel ». (Christian Barsoc, *Les rouages du capitalisme*, Montreuil, La Brèche, 1994.)

nécessairement transférée de la portion variable du capital au capital dans son ensemble. C'est parce que le prix de la force de travail apparaît à l'un des pôles sous la forme modifiée du salaire, qu'au pôle opposé la plus-value apparaît sous la forme modifiée du profit. »

Dans l'interpénétration constante entre procès de production immédiat et procès de circulation, la survaleur et la valeur en général « se chargent de nouvelles déterminations ». Si le taux de profit est distinct du taux de plus-value, le profit n'en est pas moins une forme modifiée de la plus-value, « forment où se voilent et s'effacent son origine et le mystère de son existence ». Il est « la forme dans laquelle se manifeste la plus-value et c'est seulement par l'analyse qu'on peut découvrir la seconde sous l'enveloppe du premier ». Dans la plus-value, la relation entre capital et travail est mise à nu, « mais la mystification porte sur la façon dont se produit cette opération et cette valeur semble avoir pour origine des qualités secrètes du capital qui lui seraient inhérentes. Plus nous suivons le procès de mise en valeur du capital, plus nous voyons le rapport capitaliste se mystifier et moins se découvre le secret de son organisation interne. Dans cette section, le taux de profit est numériquement différent du taux de plus-value : par contre, profit et plus-value ont été traités comme des grandeurs numériques identiques ne différant que par la forme. Nous verrons dans la section suivante le décalage se poursuivre et le profit se présenter comme une grandeur différente, même numériquement, de la plus-value¹⁷. » Reste à savoir en quoi cette différence quantitative est l'indice d'un changement autre que purement formel.

Le taux général de profit est déterminé par la composition organique des capitaux dans les diverses branches de production, donc par les divers taux de profit des sphères particulières, et par la répartition de la totalité du capital social dans ces différentes sphères. Alors que les deux premiers Livres avaient affaire aux valeurs des marchandises, nous voyons à travers le jeu de la concurrence que, « d'une part une fraction de cette valeur s'est détachée, à savoir le coût de production, et que d'autre part le prix de production de la marchandise s'est développé comme une forme métamorphosée de la valeur... Puisque, dans le taux de profit, la plus-value est calculée par rapport au capital total et qu'elle lui est rapportée comme à sa mesure, la plus-value elle-même semble, de ce fait, provenir uniformément de toutes les portions du capital total, de sorte que, dans le concept de profit la différence organique entre le capital constant et le capital variable se trouve éliminée. Pour cette raison, la plus-value *travestie en profit* a en effet renié elle-même son origine et *a perdu son caractère* ; elle est devenue *méconnaissable*. Mais, jusqu'à présent la différence entre profit et plus-value n'était qu'une modification qualitative, un changement de forme, alors qu'à ce premier degré de transformation une différence de grandeur

17. *Le Capital*, Livre III, tome 1, Première section, chapitre 2 : « Le taux de profit », *op. cit.*

réelle existe seulement entre taux de profit et taux de plus-value et pas encore entre profit et plus-value. Il en va autrement dès que s'établit un taux général de profit et partant un profit moyen correspondant à la grandeur donnée du capital investi dans les différentes sphères de production. Ce n'est plus qu'un fait du hasard si la plus-value effectivement produite dans une sphère particulière de production, donc le profit, coïncide avec le profit contenu dans le prix de vente de la marchandise... Avec la transformation des valeurs en prix de production, *la base même de la détermination de la valeur est cachée à la vue...* Le profit apparaît [alors] comme quelque chose d'extérieur à la valeur immanente de la marchandise. Cette représentation des choses se trouve parfaitement confirmée, consolidée, ossifiée par le fait que, pour une sphère de production particulière, le profit ajouté au coût de production n'est pas effectivement déterminée par les limites de la création de valeur qui s'opère en elle, mais est, au contraire, fixé de façon tout à fait extérieure.»

Au Livre III, « travestie », ayant « renié son origine », la valeur est donc à proprement parler *méconnaissable*. Elle est devenue autre sans cesser d'être elle-même. A la fois identique et non identique à sa nature intime, elle raffole de ces déguisements en profits et salaires, elle aime se cacher dans le prix, échapper aux regards en tirant parti des accidents du marché. Ce Livre du procès d'ensemble n'est pourtant pas celui des simples apparences. Il ne propose pas un retour à l'immédiateté et à la surface chaotique des prix, des salaires, des profits. Grâce aux mystères élucidés de la production et de la circulation, l'apparence n'est plus illusoire mais réelle. Elle est l'apparaître de la valeur elle-même sous les masques de ses transfigurations.

Marx répète souvent que le simple changement de forme devient changement de quantité. Cette insistance attire l'attention sur une difficulté non ou mal résolue. Un changement quantitatif peut très bien s'inscrire dans un simple changement de forme : c'est toujours la même réalité qui change alors non seulement de nom, ainsi qu'il a été dit, mais de taille. Marx souligne pourtant explicitement qu'il ne s'agit précisément pas d'un simple changement de forme : « Dans ces procès, *il ne s'agit pas de la conversion formelle de la valeur des marchandises en prix, c'est-à-dire, d'un simple changement de forme* ; il s'agit bien plutôt de certains écarts quantitatifs des prix de marché par rapport aux valeurs de marché et aussi aux prix de production. » S'il ne s'agit pas d'un simple changement de forme, de quoi la transformation quantitative est-elle donc l'indice ? Les métamorphoses de la plus-value ne se réduisent pas au parcours dans le temps d'une substance identique à elle-même. Son devenir, jusqu'à l'éclosion du concret, détermine une transformation non seulement formelle, mais structurelle, dont Marx paraît hésiter à énoncer le concept : « Tous ces phénomènes semblent contredire aussi bien la détermination de la valeur par le temps de travail que la nature de la plus-value consistant en surtravail non payé. Donc, dans la concurrence tout apparaît à l'envers. La forme achevée que revêtent les rapports économiques telle qu'elle se manifeste en

surface, dans son existence concrète, donc aussi telle que se la représentent les agents de ces rapports et ceux qui les incarnent quand ils essaient de les comprendre, est très différente de *leur structure interne essentielle mais cachée*, du concept qui lui correspond. En fait, elle en est même l'inverse, l'opposé. »

« *Nous voici enfin arrivés aux formes phénoménales qui servent de points de départ à l'économiste vulgaire* ; rente provenant de la terre, profit (intérêt) provenant du capital, salaire provenant du travail. Mais au point où nous en sommes, *l'affaire apparaît maintenant sous un autre jour*. Le mouvement apparent s'explique. Ensuite est démolie l'absurdité d'Adam Smith devenue la clef de voûte de toute l'économie jusqu'à nos jours, à savoir que le prix des marchandises se compose de ces trois fameux revenus, c'est-à-dire uniquement de capital variable (salaire du travail), et de plus-value (rente foncière, profit, intérêt). Le mouvement d'ensemble, vu sous cette forme apparente. Enfin étant donné que ces trois éléments (salaire du travail, rente foncière, profit) sont les sources de revenus des trois classes, à savoir celle des propriétaires fonciers, celle des capitalistes et celle des ouvriers salariés - *comme conclusion, la lutte des classes; dans laquelle le mouvement se décompose et qui est le dénouement de toute cette merde*¹⁸. » Pour traverser les apparences du monde enchanté, il a fallu commencer par renoncer aux formes phénoménales et aux fausses évidences que l'économie vulgaire prend comme point de départ, avant de les retrouver, au bout du chemin, percées à jour, démasquées, dépouillées enfin de leurs travestissements¹⁹. Le Livre III révèle ainsi, « pour la première fois », la « connexion interne » entre valeur et profit, la détermination du second par la première, et dévoile, « par-delà les apparences, l'essence véritable et la structure interne du procès ».

Survaleur, prix, profit

Si certains auteurs ont apporté sur ce point de précieuses contributions, la plupart restent cependant prisonniers du terme même de « transformation²⁰ ». La contribution d'Emmanuel Farjoun et Moshé Machover rejette au contraire l'hypothèse courante selon laquelle, dans une économie de concurrence parfaite, chaque marchandise aurait un prix d'équilibre idéal

18. Lettre à Engels du 30 avril 1868.

19. « Dans les Livres I et II, nous n'avons eu affaire qu'aux valeurs des marchandises. Nous voyons maintenant que d'une part une fraction de cette valeur s'est détachée, à savoir le coût de production, et que d'autre part le prix de production de la marchandise s'est développé comme *une forme métamorphosée de la valeur* » (Livre III, I, pp. 177 et 184)

20. Voir notamment Alain Lipietz et Bernard Guibert. Voir aussi Mandel, *Cien anos, op. cit.*, p. 177 et suivantes. On trouve des apports très intéressants dans le livre d'Emmanuel Farjoun et Moshé Machover, *Laws of chaos* (Londres, NLB, 1981), et dans le recueil publié sous la responsabilité d'Ernest Mandel et Alan Freeman, *Ricardo, Marx, Sraffa* (Londres, Verso, 1984), en particulier les contributions de Robert Langston et Anwar Shaikh.

garantissant un *taux de profit uniforme* à tous les capitaux investis dans la production marchande. Dans la réalité, les choses ne se passent évidemment pas ainsi. L'état d'équilibre, avec *taux de profit uniforme*, n'en est pas moins communément admis comme une abstraction simplificatrice légitime. Farjoun et Machover soutiennent au contraire que l'écart entre différents *taux de profit* est un trait structurel de la concurrence parfaite. Le système gravite autour d'une dynamique d'équilibre en générant en permanence des différences et des écarts entre *taux de profit*. D'où la nécessité d'une analyse probabiliste des mouvements chaotiques de millions de marchandises qui se disputent les débouchés solvables limités du marché. L'une des difficultés de la théorie de la valeur, à la racine de sa vulnérabilité, viendrait de la tentative de la concilier avec l'hypothèse fallacieuse d'un *taux de profit homogène*. Chez Marx, cette hypothèse intervient de manière éminemment flexible. A chaque type de marchandise correspond un *prix de production idéal*.

A l'encontre de toute tentation déterministe, Farjoun et Machover proposent de creuser les apories de la théorie de la valeur et du *taux de profit uniforme* dans le sens d'une problématique probabiliste, inspirée de la mécanique statistique et du comportement aléatoire des grandes masses de corpuscules. Alors que le procès de production est tendanciellement discipliné et régimenté, le procès de circulation est plutôt chaotique et les phénomènes marchands fondamentalement désordonnés. Dans une économie marchande, l'état d'équilibre avec *taux de profit uniforme* constituerait donc un point limite virtuel. Les *taux de profits réels* des différentes branches varient sous l'effet de la concurrence qui contredit en permanence la tendance à un *taux uniforme*.

Le problème dit de la transformation est reformulé en fonction de cette approche. De même que l'équilibre des schémas de reproduction, l'uniformité du *taux de profit* n'est pas chez Marx le point de départ. Il n'intervient, en tant que *taux de profit moyen*, qu'à une étape tardive de l'analyse, au Livre III. Farjoun et Machover voient là une « anomalie » par rapport à la cohérence de l'ensemble. Comme tout économiste de son époque, Marx postulerait des *prix idéaux*. Son raisonnement serait dès lors écartelé entre deux modèles :

- presque tout au long du *Capital*, les *prix idéaux* des marchandises sont supposés proportionnels à leur valeur ;
- dans le second modèle, ils seraient transformés en *prix de production* pour rester compatibles avec l'hypothèse du *taux de profit uniforme*.

Dans la mesure où il maintient un rapport rigide entre valeurs et *prix* (fût-ce le *prix idéal*), Marx répugnerait à admettre qu'une égale quantité de travail puisse générer des quantités différentes de valeur. D'où l'introduction du travail qualifié complexe et d'un coefficient de qualification. Le procès social d'échange marchand détermine ce coefficient par le *prix relatif* des marchandises. Il en résulte un cercle apparemment vicieux : les *prix* sont déterminés par la valeur et la valeur par les *prix*. Cette circularité

parfaite semble soustraire la théorie à toute épreuve empirique. Elle est pourtant moins vicieuse que ne le supposent Farjoun et Machover. Elle exprime la *détermination du temps par le mouvement, et réciproquement*. Le temps socialement nécessaire détermine la valeur. Mais c'est le procès de reproduction d'ensemble (y compris la formation des *prix de marché*) qui détermine le temps socialement nécessaire ! Dans le Livre I, Marx ne saurait en effet fournir une détermination achevée de la force de travail qui présupposerait la concurrence, la formation des *prix*, la distribution de la survalueur, etc. Ce serait à nouveau prétendre posséder la science avant la science. Il s'agit donc seulement d'introduire une première détermination générale de la force de travail nécessaire à la compréhension du rapport d'exploitation : « Par force de travail ou puissance de travail, nous entendons le résumé de toutes les capacités physiques et intellectuelles qui existent dans la corporéité, la personnalité vivante d'un être humain, et qu'il met en mouvement chaque fois qu'il produit des valeurs d'usage d'une espèce quelconque²¹. » Même sous une forme aussi générale, la force de travail présuppose d'emblée un mouvement social et historique de reproduction du travailleur, de sa famille, de sa descendance. Les besoins dits nécessaires à cette reproduction ainsi que la manière de les satisfaire « sont eux-mêmes un produit historique et dépendent en grande partie du degré de civilisation d'un pays et essentiellement des conditions dans lesquelles la classe des travailleurs libres s'est formée ». Le degré de qualification de la force de travail n'intervient donc pas ici comme une détermination quantifiable, mais comme détermination historique générale du temps de travail socialement nécessaire à sa reproduction.

Selon l'approche probabiliste de Farjoun et Machover, il n'y a plus de rapport univoque entre valeur et *prix*. L'expression de quantités égales de valeur travail par des *prix* différents peut en effet résulter de facteurs sociaux et politiques autres que le seul coefficient de qualification (conflits sociaux, droits reconnus, puissance des syndicats). En effet. Mais, au Livre I, Marx s'en tient logiquement à une détermination provisoire de la force de travail, les paramètres sociaux-politiques intervenant au niveau du procès de reproduction d'ensemble (Livre III), et au-delà.

Dès lors que l'hypothèse d'un *taux de profit moyen uniforme* est jugée fallacieuse, la problème dit de la transformation devient « un pseudo problème », insoluble dans les termes où il est traditionnellement posé. La contradiction ne réside pas dans la théorie de la valeur travail, mais dans le lien déterministe établi entre valeur-travail, *prix idéaux* et *taux de profits individuels*. En tant que substance sociale abstraite qui s'extériorise dans la valeur d'échange. Elle peut cependant être mesurée par la quantité totale de travail (abstrait) humain socialement nécessaire à sa production. A cette dualité de la marchandise correspond celle du travail lui-même. Le travail

21. Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1993, p. 188.

abstrait représente alors le travail en sa capacité formelle à générer de la valeur.

Pour Anwar Shaikh, les prix sont nécessairement distincts de la valeur parce qu'il s'agit toujours de prix monétaires, la monnaie exprimant la valeur dans la sphère spécifique de la circulation. La question de la transformation par l'égalisation tendancielle des taux de profit devient dès lors celle de la transformation des prix directs (virtuellement proportionnels à la valeur) en prix de production : les marchandises n'étant pas proposées à leur valeur mais à des prix de production qui réalisent la péréquation des profits en appliquant le taux de profit moyen aux coûts de production réels. Si toute économie est allocation de temps de travail social, le procès de reproduction s'effectue dans une économie marchande sans lien direct avec les besoins sociaux. L'échange est le procès par lequel les contradictions de la production marchande sont à la fois exposées et surmontées. Il joue en effet un double rôle. En tant que médiation générale, il régule la reproduction (à travers le mouvement incessant des salaires, des prix, et des profits). Dans la mesure où la division du travail articule des travaux privés indépendants, la distribution du travail social s'affirme également comme régulation des salaires, des prix et des profits par le biais du temps de travail socialement reconnu nécessaire. La sphère de l'échange affirme ainsi une relative autonomie sous contrainte des conditions générales de production et reproduction.

Dans cette sphère de la circulation, la monnaie est la manifestation nécessaire de la production marchande développée. En tant que telle, elle n'a pas de prix, mais exprime sous forme de prix, distincts de la valeur, une détermination plus complexe et concrète de la marchandise. Il n'y a donc aucune raison pour que les mouvements des prix demeurent strictement parallèles à ceux de la valeur. Dans le Livre I, ils apparaissent comme simple forme monétaire. Mais le salaire (au temps ou aux pièces) apparaît déjà comme forme élaborée de la valeur de la force de travail. Le premier Livre doit en effet traiter la consommation spécifique de la marchandise force de travail dans le procès de production avant même qu'ait été posé l'échange généralisé des marchandises sur le marché. Au Livre II, les frais de circulation ajoutent de nouvelles déterminations à la forme prix. Au Livre III enfin, le développement des prix de production et la division de la survaleur en profits, rente, et intérêt, cristallisent la forme prix, tandis que la distinction entre valeur individuelle et valeur moyenne consolide la détermination en grandeur de la valeur, et, au-delà, celle des prix. D'où la thèse de Marx selon laquelle la loi de la valeur commande le mouvement des prix. Le profit moyen, qui détermine les prix de production, doit être approximativement égal à la somme des survaleurs revenant à un capital donné en tant que fraction du capital social. Il s'ensuit que la loi de la valeur régule les prix de production. Pour Marx, il est donc à la fois nécessaire et indifférent de traiter la différence prix/valeur comme simple sépa-

ration : le prix de production inclut le profit moyen et correspond à ce qu'Adam Smith désigne comme « prix naturel », Ricardo comme « prix de production », et les physiocrates comme « prix nécessaire ».

C'est seulement par un désordre permanent que s'impose donc la distribution du travail social. C'est pourquoi Marx parle toujours d'un « *procès de régulation tendanciel* », et non d'une situation d'équilibre statique autour d'un taux de profit uniforme. Ainsi, la « détermination des prix de marché par le prix de production ne doit pas être comprise au sens des économistes », pour lesquels le prix moyen des marchandises est égale au prix de production. L'ordre du marché n'est rien d'autre que « le mouvement total de ses désordres ». Le problème de la transformation apparaît ainsi comme un cas particulier du problème, plus général, de la divergence entre prix et valeurs. Pour Marx, le prix est l'expression monétaire de la valeur, sa forme dans la sphère de la circulation où les marchandises trouvent dans le prix une expression monétaire spécifique, sans modifier cependant la masse de valeur d'usage distribuée. La distinction entre production et circulation est donc essentielle en ce qu'elle permet de distinguer temporellement la production du transfert de survaleur. Ce transfert s'opère précisément par le biais de l'écart entre prix et valeurs et par le fait qu'une part de la valeur se trouve détournée du circuit de reproduction du capital (A-M-A) vers un circuit du revenu qui n'agit plus comme capital (il s'agit de la fraction du capital consacrée à la consommation privée du capitaliste). Il n'y a là rien de surprenant. Créées dans la sphère de la production, valeur et survaleur sont représentées monétairement dans celle de la circulation. Les grandeurs à l'œuvre dans la circulation sont plus concrètement déterminées que leur manifestation élémentaire dans la production. La relative autonomie de la circulation a pour corollaire logique une relative autonomie des prix par rapport à la valeur.

L'écart des profits réels par rapport au profit moyen résulterait ainsi de deux facteurs : a) de la mesure dans laquelle les prix des articles consommés improductivement par le capitaliste privé divergent de leur valeur (soit la manière dont cette part de la survaleur est finalement répartie entre capitalistes) ; b) de la proportion dans laquelle la survaleur est consommée par les capitalistes en tant que revenu. En tous temps et en tous lieux, le prix est le reflet de la valeur dans la sphère de la circulation qui en transforme la manifestation en introduisant de nouvelles déterminations. Pour Shaikh, la somme des profits peut donc diverger de la somme des survaleurs en raison du double circuit, proprement capitaliste et domestique, emprunté par le capital, d'où résulterait une apparente indépendance du profit envers la valeur. Cette approche de l'écart conceptuel entre valeurs et prix dans le mouvement incessant des désordres marchands n'est nullement incompatible avec la loi tendancielle selon laquelle la somme des valeurs serait égale à la somme des prix de production et la survaleur globale égale à la somme des profits.

Le plan du *Capital* présente bien des correspondances formelles avec

l'*Encyclopédie* et la *Logique* hégéliennes. Les livres de la production, de la circulation, de la reproduction font écho à la science de la Logique, à celle de la Nature, à celle de l'Esprit²². Chacun introduit un niveau de détermination propre suivant la progression de l'abstrait au concret. L'intelligence de la *Critique de l'économie politique* passe nécessairement par la compréhension de son mouvement d'ensemble.

En 1929, Henryk Grossmann ignorait les *Manuscrits de 1857-1858* publiés pour la première fois dix ans plus tard. Il a d'autant plus de mérite à situer en 1863 le remaniement décisif du plan du *Capital* et à en dégager la signification : « Alors que dans le plan de 1859, la division de l'œuvre en six parties s'effectuait du point de vue de la matière à traiter..., dans le plan définitif, la structure de l'œuvre s'organise du point de vue de la connaissance ; en raison de considérations méthodologiques, les différentes fonctions que le capital industriel remplit pendant son cycle (procès de production, procès de circulation, procès d'ensemble) sont abstraites par la pensée de la réalité complexe et présentées séparément les unes des autres sans égard à la matière. Ce n'est qu'à l'intérieur de l'exposé de chacune de ces fonctions que la totalité de la matière est traitée sous les points de vue fonctionnels qui sont déterminants selon les cas. » En 1863, Marx aurait enfin surmonté la problématique des facteurs de production héritée de Ricardo pour parvenir à « une vision grandiose de la totalité, de la plus-value totale, et du capital total²³ ».

Dans sa préface de 1932 au *Capital*, Karl Korsch souligne quant à lui la contemporanéité rigoureuse de l'*Origine des espèces* et de la *Contribution à la critique de l'économie politique*²⁴. Il enregistre la volonté de présenter le développement économique de la société comme un procès d'histoire naturelle. Ignorant lui aussi les *Manuscrits de 1857-1858*, il entrevoit néanmoins dans les remaniements du plan ce que Rosdolsky démontrera arguments bibliographiques à l'appui. *Le Capital* constitue, à certains égards, un retour à Hegel, non sous l'angle de sa philosophie de l'histoire, mais sous l'angle de la logique. La réorganisation du plan vient de ce que « dans

22. De même, ils semblent parcourir : 1) Les trois moments de la science de la logique. Le Livre I (celui de la production et de l'élucidation de la plus-value) répond à la logique de l'être ; la scission entre travail concret et abstrait, valeur d'usage et d'échange, à la détermination de la qualité et de la quantité ; la théorie de la valeur à celle de la mesure. Avec les métamorphoses de la circulation, le Livre II répond à la logique de l'essence, à la dialectique de l'existence, du phénomène, de la réalité. Enfin, dans la concrétude des déterminations qui font du capital un fétiche automate, le Livre III fait écho à la logique du concept culminant dans l'Idée. 2) Les trois moments de la science de la Nature. Centré sur le partage linéaire du temps de travail entre travail nécessaire et surtravail, le Livre I renvoie au moment de la mécanique. Centré sur le temps circulaire de la rotation et sur les métamorphoses du capital, le Livre II correspond au moment de la physique et du chimisme. Le Livre III enfin, celui du temps organique et des arithmies de l'accumulation, du capital en tant qu'être vivant, rappelle le moment hégélien de la Vie et de la physique organique. 3) Les trois moments, enfin, de la science de l'Esprit (esprit subjectif, esprit objectif, esprit absolu).

23. Il s'agit d'un essai de 1929 sur les plans du *Capital*, cité par Rosdolsky, *op. cit.*

24. Karl Korsch, préface publiée dans l'*Anti-Kautsky*, Paris, Champ libre, 1973.

cette partie, [Marx] a saisi et exposé l'ensemble en tant que totalité du mode de production capitaliste et de la société bourgeoise qu'il a engendrée ». Korsch entretient certes une confusion entre le mode de production et la société, entre l'objet conceptuel et l'objet réel. Il saisit cependant l'essentiel du mode d'exposition du *Capital*, organisé du point de vue de la totalité de son objet, et met en évidence la dette hégélienne. Il insiste également sur la forme esthétique de l'exposé, explicitement revendiquée par Marx : « C'est l'avantage de mes écrits, qu'ils constituent un *tout artistique* et je ne puis parvenir à ce résultat qu'avec ma façon de ne jamais les faire imprimer, tant que je ne les ai pas tout entiers devant moi. » Il ne s'agit pas ici de coquetterie stylistique. L'esthétique du concept n'est ni accessoire ni décorative, mais fonctionnelle. S'inspirant du lyrisme de la totalité rétive aux raideurs analytiques, elle « va droit au malaise interne de tout ce qui existe²⁵ ».

25. Lettre à Engels, 31 juillet 1865.

Le temps des crises et des crises

Il en va des crises comme des classes. Marx produit leurs déterminations aux différents moments logiques du procès de production, de circulation, et de reproduction du capital. Il n'énonce pas une théorie positive, cohérente et achevée, mais une théorie négative, par approches successives¹.

Schizophrénie du capital

L'excitation devant la crise américaine de 1857 marque la rédaction fébrile des *Grundrisse*. La crise s'y manifeste sous la métaphore de la folie. Les tendances schizoïdes du capital éclatent en schizophrénie déclarée. L'unité apparente de la marchandise « se scinde » entre travail concret et travail abstrait, entre valeur d'usage et valeur d'échange : « Dans sa fixation suprême, l'argent redevient lui-même marchandise et ne se différencie en tant que tel des autres marchandises que parce qu'il exprime plus parfaitement la valeur d'échange, mais c'est justement pour cela qu'il perd en tant qu'argent sa détermination immanente de valeur d'échange et devient simple valeur d'usage, même si c'est une valeur d'usage servant à fixer les prix, etc., des marchandises. Les déterminations coïncident encore immédiatement, en même temps que, tout aussi immédiatement, *elles se dissocient*. Lorsqu'elles se comportent de manière autonome l'une par rapport à l'autre, et de manière positive comme dans la marchandise qui devient objet de la consommation, celle-ci cesse d'être un moment du procès économique ; *lorsque c'est de manière négative, comme dans l'argent, elle devient folie ; mais folie comme moment de l'économie déterminant la vie des peuples*². »

Soit donc la crise comme moment de folie, bouffée délirante de l'éco-

1. Le développement le plus systématique sur les crises se trouve dans le dix-septième chapitre des *Théories sur la plus-value*, à propos de la critique de la théorie de l'accumulation de Ricardo : *Théories sur la plus-value*, Paris, Éditions Sociales, 1976, tome II, pp. 587 et suivantes.

2. Karl Marx, *Grundrisse*, Paris, Éditions Sociales, tome I, 1980, p. 209.

nomie, elle-même « aliénée » en tant que sphère séparée. Ce vocabulaire n'a rien de fortuit : « Au cours des crises, quand le moment de panique est passé et que l'industrie stagne, l'argent est fixé entre les mains des banquiers, agents de change, et tout comme le cerf brame sa soif d'eau fraîche, l'argent crie son désir d'un domaine où il puisse être employé, valorisé en tant que capital. » La dévalorisation brutale du capital apparaît comme résultat d'un retour violent de « ce qui avait été oublié » : « La surproduction, c'est-à-dire le souvenir soudain de tous ces moments nécessaires de la production fondée sur le capital ; d'où la dévalorisation générale suite au fait qu'on les avait oubliés³. »

La démente du fétiche s'origine dans son désir nié.

Ses hurlements amoureux annoncent un « soudain » retour de mémoire⁴.

Dès les *Grundrisse*, la détermination générale des crises est liée à l'abstraction même de l'économie marchande. Pour être comparable à d'autres grandeurs de travail, la marchandise doit être « d'abord transposée en temps de travail, donc en quelque chose qui diffère d'elle qualitativement ». D'une part, elle n'est pas du temps de travail en tant que temps de travail, mais du temps de travail matérialisé ; pas du temps de travail en mouvement, mais du temps de travail au repos. D'autre part, elle est le résultat déterminé d'un travail déterminé et non l'objectivation du temps de travail en général « qui n'existe que dans la représentation » et qui n'est lui-même que « le travail séparé de sa qualité ».

Cette double vie de la marchandise porte en elle le risque permanent de la scission : « Cette double existence distincte doit nécessairement progresser jusqu'à la différence, la différence jusqu'à l'opposition et à la contradiction (...) entre la nature particulière de la marchandise en tant que produit et sa nature universelle en tant que valeur d'échange⁵. » Cette contradiction oppose les propriétés naturelles particulières et les propriétés sociales universelles. Le particulier relèverait de la détermination naturelle toujours présente, alors que la détermination sociale ne réaliserait qu'une universalité formelle et abstraite. La crise déchirerait cette fausse universalité. La détermination naturelle reprendrait alors ses droits. Tandis que l'argent, abstraction matérialisée de l'équivalent général, peut être désiré et demandé pour lui-même, la marchandise est désirable et demandée en fonction de ses propriétés naturelles et des besoins qu'elle peut satisfaire. La crise de 1857 met ainsi en évidence la disjonction entre la valeur d'usage du produit et la valeur d'échange exprimée dans l'argent. La « convertibilité » générale de la marchandise est susceptible d'être interrompue : « Il apparaît donc possible que, dans sa forme déterminée de produit, la

3. *Ibid.*, p. 356.

4. Au-delà de l'intérêt symbolique du parallèle avec la psychanalyse, il n'est nullement frivole de s'interroger sur ses conséquences épistémologiques : dans quelle mesure l'étude des crises et celle de la folie requièrent-elles des procédures de connaissance analogues ?

5. Karl Marx, *Grundrisse*, I, *op. cit.*, p. 78 et 82.

marchandise ne puisse plus être échangée, qu'on ne puisse plus la mettre en équation avec sa forme universelle d'argent. »

Le « germe des crises » est donc déjà présent « dans l'argent comme médiateur », comme « valeur devenue autonome », « comme forme d'existence devenue autonome de la valeur d'échange⁶ ». La scission psychotique résulte de la dissolution du lien social, du fait que les rapports entre les hommes se présentent désormais comme des rapports entre les choses. La marchandise tourne soudain le dos à sa forme universelle monétaire. La discorde s'installe entre production et circulation, entre plus-value produite et profit réalisé, en fonction d'une scission originelle dans l'acte d'échange lui-même entre « deux actes indépendants l'un de l'autre : échange des marchandises contre de l'argent, échange de l'argent contre des marchandises ; achat et vente ». L'unité et l'équilibre sont brisés : achat et vente ont désormais acquis des formes d'existence « spatialement et temporellement distinctes l'une de l'autre, indifférentes l'une à l'autre ».

Dès lors, « leur identité immédiate cesse ».

La crise manifeste ce malaise identitaire. La quête angoissée de l'identité perdue est une fuite en avant pathologique, une suite de séparations douloureuses et de retrouvailles éphémères, un destin de rendez-vous manqués, où achat et vente ne cessent de se retrouver et de se perdre de vue : « Ils peuvent se correspondre ou ne pas se correspondre ; ils peuvent coïncider ou non ; leur rapport peut être marqué par des disproportions. Certes, il chercheront constamment à s'égaliser, mais maintenant c'est le mouvement continu de l'égalisation qui a remplacé l'égalité immédiate antérieure, égalisation qui justement présuppose que soit continuellement posée une non-égalité⁷. »

Une scission ne vient jamais seule. Celle qui divise l'échange en deux actes indépendants, se répète dans la séparation entre le mouvement d'ensemble de l'échange et les échangistes : « l'échange pour l'échange se sépare de l'échange pour les marchandises ». Annonçant les développements du Livre III sur le procès d'ensemble, Marx laisse entrevoir l'ordre complexe de ces arythmies : « Jusqu'ici, nous avons seulement mis en évidence l'indifférence réciproque des moments singuliers du procès de valorisation ; qu'intérieurement ils se conditionnent et qu'extérieurement ils se cherchent, mais qu'ils peuvent se trouver ou ne pas se retrouver, se recouper ou non, correspondre ou non les uns aux autres. La nécessité interne de ce qui forme un tout ; en même temps que son existence autonome et indifférente qui constitue déjà la base de contradictions. Mais nous sommes loin d'en avoir terminé. La contradiction entre la production et la valorisation – dont le capital, selon son concept, constitue l'unité –, doit

6. Voir Karl Marx, *Manuscrits de 1861-1863*, Paris, Les Éditions Sociales, 1980, p. 15-17.

7. Marx reprend la même idée dans une lettre à Engels du 2 avril 1858 : « Remarque seulement que la non-coïncidence de M-A et A-M est la forme la plus abstraite et la plus superficielle sous laquelle s'exprime la possibilité des crises. »

être appréhendée de façon encore plus immanente comme manifestation indifférente et apparemment indépendante des différents moments singuliers du procès, ou, plus exactement, de la totalité de plusieurs procès qui s'opposent⁸. »

La division se propage. De plus en plus autonomes et indifférents les uns aux autres, les cercles de cercles se multiplient et se chevauchent sans aucune transcendance susceptible d'en assurer l'harmonie. L'ordre désaccordé de la production marchande généralisée, où la valeur des choses est séparée de leur substance, grince et coince de toutes parts. Ce ne sont que plaintes et lamentations, râles et gémissements de corps désarticulés : « *La crise manifeste l'unité des moments promus à l'autonomie les uns par rapport aux autres. Il n'y aurait pas de crise sans cette unité interne d'éléments en apparence indifférents les uns par rapport aux autres... [Elle] n'est rien d'autre que la mise en œuvre violente de l'unité de phrases du procès de production qui se sont autonomisées l'une vis-à-vis de l'autre... C'est l'établissement par la force de l'unité entre des moments promus à l'autonomie et l'autonomisation par la force de moments qui sont essentiellement uns*⁹. »

Jusqu'à ce que soit rétabli, non l'harmonie – mais l'ordre. Non par la réconciliation, mais par la force : « Il est absolument nécessaire que les éléments séparés de force, qui par essence vont ensemble, se manifestent par des explosions violentes comme séparation de quelque chose qui par essence va ensemble. L'unité s'établit par la violence. Sitôt que la scission en éléments hostiles conduit à des explosions, les économistes soulignent l'unité essentielle et font abstraction de ce qui rend ces éléments étrangers. Leur sagesse apologétique consiste à oublier, à chaque moment décisif leurs propres déterminations. »

La scission de la crise résulte donc de l'indifférence relative entre la sphère de la production et celle de la circulation. Devançant les interprétations unilatérales des crises, en termes de surproduction de capital ou de sous-consommation, Marx va à la question décisive : « Toute la querelle sur la possibilité et la nécessité de la surproduction du point de vue du capital tourne autour de la question suivante : est-ce que le procès de valorisation du capital dans la production pose immédiatement sa valorisation dans la circulation¹⁰ ? » En effet, le terme de surproduction (*overproduction*) « en soi induit en erreur ». Tant que les besoins les plus immédiats et les plus pressants d'une grande partie de la société ne sont pas satisfaits, il serait pour le moins paradoxal de parler de surproduction de produits. En ce sens, sur la base de la production capitaliste, il y aurait plutôt sous-production chronique. La limite de la production n'est pas dans le besoin du producteur mais dans le profit du capitaliste : « Surproduction de produits

8. Karl Marx, *Grundrisse*, I, op. cit., p. 354.

9. Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, II, op. cit., pp. 84, 597, 608, 612.

10. *Ibid.*, pp. 167, 350, 628.

et surproduction de marchandises sont deux choses totalement différentes. »

Les crises sont-elles le régulateur cardiaque des arythmies du capital ? Ou le moment critique de son dépassement virtuel ? Au-delà de la « surface des choses », elles ne sont plus une affaire strictement économique. Elles renvoient à la sphère de l'État et du marché mondial, « où toutes les contradictions entrent dans le procès ». Elles sont à la fois l'expression de l'indifférence névrotique au sein des rapports de production et l'exigence « d'une nouvelle configuration historique ».

Les rapports d'échange et de production sont « autant de mines » susceptibles de faire exploser la société bourgeoise. S'il n'y a pas de fin de l'histoire fixée par une providence laïcisée, l'éclosion des possibles est inscrite dans la nature même de l'explosif : « Si, dans la société telle qu'elle est, nous ne trouvons pas masquées les conditions matérielles de production d'une société sans classe et les rapports d'échanges qui leur correspondent, toutes les tentatives de la faire exploser ne seraient que donquichottisme¹¹. » Les nouvelles configurations ne relèvent pas de la volonté arbitraire d'un sujet capricieux. Leurs conditions matérielles ne sont que des conditions. Leur existence fonde la possibilité du lendemain, non sa fatalité. Ainsi, dans le passage de la crise virtuelle (de sa possibilité) à la crise historique (à son effectivité), se joue le cours incertain d'une histoire déterminée mais non prédictible.

Les contradictions entre vente et achat, entre production et circulation déterminent seulement la possibilité des crises : « Ces déterminations qui expliquent la possibilité de la crise, n'expliquent pas, il s'en faut, sa réalité, elles n'expliquent pas pourquoi les phases du procès entrent dans un conflit tel que leur unité interne ne peut s'affirmer que par une crise, un procès violent. Cette séparation apparaît dans la crise ; elle en est la forme élémentaire. Expliquer la crise à partir de cette forme élémentaire équivaut à expliquer la crise en exprimant son existence sous la forme la plus abstraite qui soit, c'est-à-dire à expliquer la crise par la crise¹². » Au niveau des abstractions du procès de production et de circulation, la crise se manifeste seulement comme crise « en puissance ». Sa « possibilité générale abstraite » ne signifie rien d'autre que « sa forme la plus abstraite, sans contenu, sans motif impliquant ce contenu ». Au-delà de ces abstractions, le procès d'ensemble de la reproduction et l'histoire réelle déterminent « le développement ultérieur de la crise potentielle » à partir du mouvement réel de la concurrence et du crédit. Alors seulement, « les possibilités formelles de la crise » se concrétisent dans « la forme spécifique des crises monétaires », manifestations phénoménales des disjonctions essentielles : « Dans la

11. *Ibid.*, p. 95.

12. *Ibid.*, pp. 599, 608, 612.

mesure où les crises proviennent de changements et de révolutions de prix qui ne coïncident pas avec les changements de valeur des marchandises, il va de soi qu'on ne peut les expliquer lors de l'analyse du capital en général – dans laquelle on présuppose l'identité des valeurs et des prix des marchandises. »

Ces pages décisives éclairent la démarche générale de Marx et la logique propre du *Capital*. Alors que bon nombre de lecteurs croient trouver au Livre I ou au Livre II une théorie achevée des crises ou des classes, il n'interrompt jamais la dialectique de l'abstrait et du concret, de la possibilité et de l'effectivité, de la structure et de l'histoire : « La possibilité générale des crises, c'est la métamorphose formelle du capital elle-même, la non-coïncidence spatiale et temporelle de l'achat et de la vente. Mais ce procès n'est pas la cause de la crise. Car il n'est rien d'autre que la forme la plus générale de la crise, donc la crise même dans son expression la plus générale. On ne peut pas dire que la forme abstraite de la crise est la cause de la crise. Si on s'interroge sur sa cause, c'est qu'on veut justement savoir pourquoi sa forme abstraite, la forme de sa possibilité, de possibilité devient réalité¹³. » La forme détermine la possibilité, mais possibilité n'est pas cause. La cause spécifique relève des déterminations concrètes, historiques et politiques, de la lutte.

Cycles et rotations

La crise apparaît dans les *Grundrisse* de triple manière. Sa réalité empirique apparaît avec la récession américaine de 1857¹⁴. Elle intervient également à travers ses conditions générales de possibilité. Elle intervient enfin, métaphoriquement, comme folie et souffrance de la scission. L'élaboration de son concept achoppe encore sur les incertitudes et les tâtonnements du plan d'ensemble de la *Critique de l'économie politique*. Dans l'ordre de déterminations conduisant de l'abstrait au concret, il doit en effet s'articuler aux moments spécifiques de la production, de la circulation, de la reproduction d'ensemble et aux temporalités correspondantes.

Cette articulation prend forme dans *le Capital*.

Au Livre I, Marx revient sur la question de l'identité des actes d'achat et de vente, dont la rupture constitue, dès les *Grundrisse*, un ressort fondamental de la crise. Il aborde le problème au troisième chapitre de la première section, « La monnaie et la circulation des marchandises », où il expose la théorie de l'argent comme équivalent général. Voyant dans l'argent en tant que médiateur « le germe des crises », il pose, à l'encontre de

la plupart des économistes de son temps, les fondements de ce que Grossmann appelle « l'économie dynamique ». Pour penser le déséquilibre, il récuse la loi classique des débouchés de Say, incapable d'énoncer autre chose que les conditions de l'équilibre : « Rien de plus niais que le dogme d'après lequel la circulation implique nécessairement l'équilibre des achats et des ventes, vu que toute vente est achat et réciproquement. Si cela veut dire que le nombre de ventes réellement effectuées est égal au même nombre d'achats, ce n'est qu'une plate tautologie. Mais ce qu'on prétend prouver, c'est que le vendeur amène au marché son propre acheteur. Vente et achat sont donc un acte identique comme rapport réciproque de deux personnes opposées, du possesseur de la marchandise et du possesseur de l'argent. Ils forment donc deux actes polairement opposés comme actions de la même personne. L'identité de vente et d'achat entraîne donc comme conséquence que la marchandise devient inutile si, une fois jetée dans la cornue alchimique de la circulation, elle n'en sort pas argent. Si l'un n'achète pas, l'autre ne peut vendre. » La loi des débouchés présuppose donc l'identité de l'achat et de la vente ainsi que l'équilibre qui en découle.

Cette identité immédiate existe bel et bien dans le commerce de troc, où « personne ne peut aliéner son produit sans que simultanément une autre personne aliène le sien ». Elle est rompue par la généralisation de la production marchande et par l'émergence de l'argent en tant qu'équivalent général. Dès lors qu'il ne s'agit plus d'échange direct d'une valeur d'usage contre une valeur d'usage, mais d'une marchandise contre de l'argent, la transaction devient un « point d'arrêt » ou un « intermède dans la vie de la marchandise qui peut durer plus ou moins longtemps » : « La première métamorphose d'une marchandise étant à la fois vente et achat, est, par cela même, séparable de sa métamorphose complémentaire. L'acheteur a la marchandise, le vendeur a l'argent, c'est-à-dire une marchandise douée d'une forme qui la rend toujours la bienvenue au marché, à quelque moment qu'elle réapparaisse. Personne ne peut vendre sans qu'un autre achète, mais personne n'a besoin d'acheter immédiatement, parce qu'il a vendu. »

L'argent brise la symétrie de la transaction. La vie de la marchandise périssable est suspendue aux besoins et aux moyens de l'acheteur, à ses désirs et à ses caprices. A l'étalage ou en vitrine, elle retient son souffle face à la marchandise impérissable, l'argent désinvolte qui l'achètera ou la dédaignera, selon son bon plaisir. Si l'intermède s'éternise, la marchandise en apnée risque l'asphyxie. La disjonction de l'achat et de la vente est bien un principe non de symétrie et d'équilibre, mais de dissymétrie et de déséquilibre : « Que les procès qui se font face de manière autonome forment une unité intérieure signifie tout aussi bien que leur unité interne se meut dans les oppositions externes. Quand l'autonomisation externe d'entités non autonomes intérieurement, puisque se complétant mutuellement, atteint un certain point, cette unité se fait valoir de manière violente – par une crise. L'opposition immanente à la marchandise entre la valeur d'usage et

13. *Ibid.*, p. 613. Les passages soulignés dans cette citation le sont par Marx lui-même.

14. Engels à Marx : « Dans la crise actuelle, on peut étudier dans tous les détails comment naît la surproduction par extension du crédit et survoltage des affaires. Il n'y a rien de neuf dans la chose elle-même, si ce n'est la forme étrangement claire sous laquelle elle se déroule en ce moment. En 1847 et 1837-1842, ce n'était de loin pas aussi clair » (11 décembre 1857).

la valeur, entre le travail privé qui doit en même temps se présenter comme travail immédiatement social, et le travail concret particulier qui ne vaut en même temps que comme travail abstrait universel, entre la personnification des choses et l'objectivation des personnes – cette contradiction immanente acquiert ses formes de mouvement développées dans les termes contradictoires de la métamorphose de la marchandise. C'est pourquoi ces formes incluent en elles la possibilité des crises, mais seulement leur possibilité. Pour que cette possibilité évolue en réalité effective, il faut tout un ensemble de circonstances et de rapports qui, du point de vue de la circulation simple des marchandises, n'existent pas encore du tout¹⁵. »

Le concept de crise intervient ici, pour la première fois dans *le Capital*, non comme évocation des crises empiriques, mais comme expression logique du « *lien intime* » et contradictoire entre les actes asymétriques, non réciproques, de l'échange. Il s'agit d'une détermination élémentaire relevant de la circulation simple. Si la chaîne des métamorphoses est brisée, si la scission entre la vente et l'achat se prolonge, alors la liaison intime des phases complémentaires s'impose par la crise : « la non-coïncidence de M-A [marchandise-argent] et A-M [argent-marchandise] est la forme la plus abstraite et la plus superficielle sous laquelle s'exprime la possibilité de la crise¹⁶ ». De périlleux, le saut devient alors mortel. La virtualité structurelle de la crise s'inscrit dans la dissociation inhérente à la circulation marchande. Il reste encore à parcourir le procès qui conduit de la production à la reproduction d'ensemble, afin de reconstituer « l'ensemble de circonstances » qui donnent chair à ce fantôme.

La crise apparaît encore au chapitre du Livre I sur *la Loi générale de l'accumulation capitaliste*. Elle y reçoit une détermination spécifique à la sphère de la production. Il s'agit, pour la première fois, d'articuler la crise à la temporalité propre du capital. L'accumulation s'y présente comme mouvement « d'extension quantitative sur la nouvelle base technique acquise ». Ses flux se traduisent notamment par l'accroissement du capital constant au rythme des vagues d'innovation technologique. Les produits deviennent « surabondants » jusqu'à ce qu'au « moindre obstacle de leur écoulement, le mécanisme social semble s'arrêter ». Des perfectionnements techniques de détail se condensent alors et s'incarnent « dans des changements techniques qui révolutionnent la composition du capital sur toute la périphérie des grandes sphères de la production ». Il existerait ainsi une sorte de rythme technologique, alternant phases d'expansion quantitative sur une base technique à peu près stable et phases de bouleversement qui se traduisent par une brusque économie de travail vivant. Au niveau de la

15. Karl Marx, *le Capital*, Livre I. Nous suivons ici la traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, PUF, 1993, coll. « Quadrige », p. 129. Elle rétablit la « personnification des choses et la réification des personnes » qui figure dans l'édition allemande mais disparaissait dans la traduction de Roy. 16. Lettre de Marx à Engels, 2 avril 1858. En 1862, Clément Juglar publie son livre sur *les Crises commerciales et leur retour périodique en France, en Angleterre et aux États-Unis*.

production, se manifeste donc la détermination technique des rythmes économiques. Accalmies et accélérations brusques se succèdent.

Après une expansion vigoureuse, répondant au besoin d'agir sur la composition du capital par une « économie de travail », les secondes conduisent à un étranglement des débouchés. Alors seulement, les « perfectionnements de détail » se cristallisent soudain en vagues d'innovation qui « révolutionnent » la composition du capital. En dépit des apparences, le facteur déterminant ne réside pas dans la technologie elle-même, mais dans les flux et reflux de la force de travail. Derrière la technique et l'économie pure de la production, resurgit la complexité du rapport social : « La conversion, toujours renouvelée d'une partie de la classe ouvrière en autant de bras à demi occupés ou tout à fait désœuvrés, imprime donc au mouvement de l'industrie moderne sa forme typique. Comme les corps célestes une fois lancés dans leurs orbites les décrivent pour un temps indéfini, de même la production sociale, une fois jetée dans le mouvement alternatif d'expansion et de contraction le répète par une nécessité mécanique. Les effets deviennent causes à leur tour, et des péripéties, d'abord irrégulières et en apparence accidentelles, affectent de plus en plus la forme d'une périodicité normale. Mais c'est seulement de l'époque où l'industrie mécanique, ayant jeté des racines assez profondes, exerça une influence prépondérante sur toute la production nationale ; où grâce à elle, le commerce étranger commença à primer le commerce intérieur ; où le marché universel s'annexa successivement de vastes terrains au Nouveau Monde, en Asie, en Australie ; où enfin les nations industrielles entrant en lice furent devenues assez nombreuses, c'est de cette époque seulement que datent les cycles renaissants dont les phases successives embrassent des années et qui aboutissent toujours à une crise générale, fin d'un cycle et point de départ d'un autre. Jusqu'ici la durée périodique de ces cycles est de dix ou onze ans, mais il n'y a aucune raison pour considérer ce chiffre comme constant. Au contraire, on doit inférer des lois de la production capitaliste, telles que nous venons de les développer, qu'il est variable et que la période des cycles se raccourcira graduellement. »

Le concept de crise est ainsi associé à celui des cycles économiques caractéristiques selon Marx de l'économie moderne. Au niveau de la production, ils semblent obéir à « une nécessité mécanique » comparable à celle des mouvements cosmiques. Sous l'effet de la généralisation et de l'universalisation de la production marchande, les péripéties accidentelles s'organisent en régularités. Ces régularités prennent alors une forme cyclique quantifiable¹⁷. L'existence de telles fluctuations est mentionnée en termes généraux dès *le Manifeste communiste*. En 1858, Marx se préoccupe de trouver une explication à leur régularité relative. Il émet alors l'hypo-

17. Dans la structure cyclique de l'hindouisme, chaque *kalpa* (un jour de la vie de Brahmâ) équivaut à quatorze *maravantarâs* et chaque *maravantarâ* à soixante-et-onze *mahayugas*.

thèse d'un rapport entre leur périodicité et le renouvellement du capital fixe. Il cherche à la vérifier par l'étude empirique de l'investissement sur la base des informations fournies par Engels : « Mon plus grand merci pour tes éclaircissements sur l'outillage. Le chiffre de treize ans correspond, dans la mesure où on en a besoin, à la théorie : elle établit une unité pour une époque de reproduction industrielle qui coïncide plus ou moins avec la période de répétition des grandes crises ; naturellement le cycle de ces crises, en ce qui concerne l'intervalle, est déterminé par tous autres éléments. Pour moi l'important est de trouver dans les conditions matérielles immédiates de la grande industrie *un* élément de la détermination de ces cycles. A propos de la reproduction de l'équipement mécanique par opposition au capital circulant, on pense involontairement aux Moleschott qui tiennent, eux aussi, trop peu compte de la période de reproduction du squelette osseux et se contentent plutôt avec les économistes de la moyenne du temps de rotation d'ensemble du corps humain¹⁸. »

Cette lettre est importante pour plusieurs raisons. D'une part, Marx, y avance la notion de crise cyclique qu'il développera dans *le Capital*. D'autre part, il cherche explicitement au niveau de la production non une explication causale mais *un* élément fondamental (*un* est souligné de sa main), qui devra se combiner à d'autres niveaux de détermination dans le déroulement des crises réelles. Il est clair enfin que la périodicité approximative de onze à treize ans procède de la disjonction entre la reproduction de l'équipement mécanique (ou capital fixe) et celle du capital circulant. La combinaison d'un ensemble de circonstances dans le déclenchement des crises réelles rend beaucoup plus difficile leur périodisation mathématique. Sur les « treize ans » du cycle du capital fixe, s'articulent en effet les rythmes propres (circulatoires et « sanguins ») du vivant. Marx ne renonce pas pour autant à l'espoir d'une mathématique non linéaire « *des courbes irrégulières* » permettant de trouver un ordre sous ce chaos¹⁹.

La dynamique du déséquilibre

Le couple conceptuel correspondant au Livre I est celui du capital constant et du capital variable. Décisif pour la périodisation des crises, celui de capital fixe et de capital circulant intervient au Livre II sur le

18. Marx à Engels, 5 mars 1858, *Lettres sur le Capital*, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 90.

19. Marx à Engels : « Tu connais les tableaux où sont portés les prix, les taux d'escompte, etc., avec les fluctuations qu'ils subissent au cours de l'année, représentées par des courbes en zigzag qui montent et qui descendent. J'ai tenté à différentes reprises de calculer, pour analyser les crises, ces hauts et ces bas comme on analyse des courbes irrégulières et j'ai cru possible (et je crois encore que c'est possible à l'aide d'une documentation choisie avec assez de soin) de déterminer mathématiquement à partir de là les lois essentielles des crises. Moore, comme je l'ai dit, pense que la chose est irréalisable pour l'instant et j'ai décidé d'y renoncer pour le moment » (31 mai 1872). La recherche économétrique contemporaine s'est effectivement enrichie des modèles de déséquilibre, des équations non linéaires, de la stochastique.

procès de circulation. La dynamique des crises se précise alors. Soumise aux contraintes de l'accumulation, la production de masse peut se poursuivre dans certaines limites, bien que les marchandises du cycle antérieur ne soient pas entrées réellement dans la consommation individuelle ou productive. Le bouclage du cycle industriel par la consommation finale n'est en rien garanti. S'il échoue, « les vagues de marchandises se succèdent » alors que la première n'a été absorbée qu'en apparence par la consommation. Il se produit « un arrêt », « achat et vente se figent réciproquement ». Le procès de reproduction s'interrompt. Les dernières marchandises arrivées doivent être vendues au-dessous de leur valeur.

Le saut final du capital de la forme marchandise à la forme argent est donc un véritable saut de la mort. Dès qu'un « point d'arrêt » de son cycle vital s'éternise, le spectre de la crise surgit. Le procès de circulation a beau lui donner le teint fleuri et l'apparence d'une robuste santé, le capital est toujours menacé d'infarctus. La marchandise se transforme en argent du point de vue de son producteur direct sans avoir accompli pour autant l'ensemble de son procès jusqu'à la consommation finale. Aussitôt qu'elle est passée dans les mains du négociant ou du marchand de gros, le capitaliste industriel peut très bien initier un nouveau cycle de production sans que la première marchandise produite ait encore bouclé le sien. Ainsi, « le procès de production tout entier se trouve dans l'état le plus florissant pendant qu'une grande partie des marchandises ne sont entrées qu'en apparence dans la consommation et restent sans trouver preneur dans les mains des revendeurs, donc se trouvent en fait toujours sur le marché ».

Les métamorphoses de la marchandise et la cristallisation du capital en capital productif, capital commercial, et capital bancaire contribuent ainsi à masquer la disproportion croissante entre la reproduction élargie et la demande finale restante. Dans le Livre II, Marx souligne les stations de la marchandise dans la sphère de la circulation. Dans le Livre III, il souligne le rôle des capitalistes financiers qui transforment leur profit réalisé en capital-argent de prêt : « Il s'ensuit donc déjà que l'accumulation de ce capital, différente de l'accumulation réelle, quoiqu'en étant le rejeton, apparaît si nous ne considérons que les capitalistes financiers, banquiers, etc., eux-mêmes, comme l'accumulation de cette catégorie particulière de capitalistes²⁰. »

La mévente révélée donne le signal de la bousculade et du sauve-qui-peut général. De nouvelles vagues de marchandises déferlent sur le marché alors que les précédentes n'en sont pas encore sorties : « Les vagues de marchandises se succèdent tant et si bien qu'à la fin, on s'aperçoit que la première vague n'a été absorbée par la consommation qu'en apparence. Les capitaux-marchandises se disputent la place sur le marché. Les derniers arrivés, pour vendre, vendent au-dessous du prix, tandis que les premiers

20. *Ibid.*, Livre III, volume 2, pp. 71, 164, 171.

stocks ne sont pas encore liquidés à l'échéance des paiements. Leurs détenteurs sont obligés de se déclarer insolvables ou de vendre à n'importe quel prix pour payer. Cette vente ne correspond nullement à l'état de la demande ; elle ne correspond qu'à la demande de paiement, à l'absolue nécessité de convertir la marchandise en argent. La crise éclate²¹ ».

Suivant l'hypothèse du Livre II, l'arythmie inhérente à la séparation entre les sphères de la production et de la circulation obéit donc à des fréquences liées au renouvellement périodique du capital fixe. A la différence du capital circulant, ce dernier, soumis à l'usure matérielle et morale, se renouvelle par à-coups. En attendant un nouvel investissement, le capital qui lui est destiné est thésaurisé au titre de l'amortissement. Il peut rester en jachère ou être avancé à d'autres capitalistes sous forme de crédit : « Un point est acquis : avec sa durée de plusieurs années, ce cycle de rotations reliées entre elles, au cours desquelles le capital est captif de son élément fixe, fournit une base matérielle aux crises périodiques, qui font passer les affaires par des phases successives de stagnation, d'animation moyenne, de précipitation, de crise. Sans doute les périodes d'investissement du capital sont fort différentes et sans concordance ; mais la crise sert toujours de point de départ à un puissant investissement ; elle fournit donc plus ou moins – au point de vue de la société prise dans son ensemble, une nouvelle base matérielle pour le prochain cycle de rotation. »

Ce lien entre les crises et le renouvellement du capital fixe n'est pas inconnu des économistes classiques. Ils considèrent cependant la rupture d'équilibre entre capital fixe et capital circulant comme accidentelle.

Chez Marx, *l'accident devient loi*. Il s'inscrit dans la logique immanente de l'accumulation capitaliste. Ces économistes « ne comprennent pas qu'un tel déséquilibre peut et doit se produire par le simple maintien du capital fixe ; qu'il peut et doit se produire dans l'hypothèse d'une production normale idéale, lorsqu'il y a reproduction simple du capital social déjà en fonction²² ».

D'exception, *la crise devient règle*. Au Livre I, sa possibilité est rythmée par l'innovation technologique dans la production. Au Livre II, elle reçoit une nouvelle détermination, celle de l'injection monétaire. Le capital fixe ne pouvant être renouvelé à chaque rotation, une fraction de capital provenant de la vente s'accumule jusqu'à atteindre la masse critique nécessaire à son renouvellement ou à son accroissement. Se constitue ainsi un capital thésaurisé susceptible de faire brutalement irruption dans la circulation : « Un point est acquis : avec sa durée de plusieurs années, ce cycle de rotations reliées entre elles, au cours desquelles le capital est captif de son élément fixe, fournit une base matérielle aux crises périodiques, qui font passer les affaires par des phases successives de stagnation et d'animation moyenne, de précipitation, de crise. Sans doute, les périodes

21. Karl Marx, *le Capital*, Livre II, *op. cit.*, p. 71.

22. *Ibid.*, p. 117.

d'investissement du capital sont fort différentes et sans concordance ; mais la crise sert toujours de point de départ à un puissant investissement ; elle fournit donc plus ou moins une nouvelle base matérielle pour le prochain cycle de rotation²³. »

La crise éclate ? Au niveau de la circulation, simple ou élargie, il s'agit encore d'une crise idéale formelle et non des crises historiques réelles, qui présupposent le procès d'ensemble et la concurrence. Cette abstraction provisoire procède cependant de l'étude des crises empiriques dont les caractéristiques révèlent peu à peu le mécanisme. Celle de 1857 est plus lisible pour Marx, que celles de 1849 ou de 1837-1842. Elle lui permet d'entrevoir une mathématisation non linéaire (« *les courbes irrégulières* ») des lois de la crise !

L'exception et la règle

Au Livre I, la première détermination conceptuelle de la crise réside dans la disjonction entre la sphère de la production et celle de la circulation. Le Livre II l'enrichit d'une détermination spécifique au procès de circulation : la disjonction des rythmes de rotation du capital fixe et du capital circulant. Le Livre III introduit une détermination plus concrète liant la crise à la baisse tendancielle du taux de profit. Elle présuppose et intègre les deux précédentes.

Derrière l'apparence strictement économique de la « loi » et de ses « contradictions internes », s'expriment en effet l'ensemble des barrières sociales sur lesquelles vient buter le capital : « *La dépréciation périodique du capital existant*, qui est un moyen immanent au mode de production capitaliste d'arrêter la baisse du taux de profit et d'accélérer l'accumulation de valeur-capital par la formation de capital neuf, perturbe les conditions données dans lesquelles s'accomplissent les procès de circulation et de reproduction du capital, et, par suite, s'accompagne de brusques interruptions et de crises du procès de production²⁴. » A l'instar de *l'Éthique*, *le Capital* est une rigoureuse géométrie des passions économiques. Marx exclut tout jugement extérieur au procès de mise en valeur et toute transcendance historique. En tant que concept d'une nouvelle temporalité historique, la crise est immanente à l'accumulation capitaliste. A travers elle, le capital se critique et se nie lui-même. Il est lui-même la véritable barrière de la production capitaliste.

Lorsque le taux de profit baisse, le minimum de capital dont doit disposer le capitaliste pour pouvoir l'employer productivement augmente. D'où la concentration nécessaire qui entraîne une nouvelle baisse du taux de profit dans la mesure où elle se traduit par une accumulation accrue de

23. *Ibid.*, Livre II, p. 171.

24. *Ibid.*, Livre III, p. 262.

capital constant. Menacés d'asphyxie, les petits capitaux éparpillés sont alors acculés à « s'engager dans la voie de l'aventure ». Les mêmes conditions produisent une suraccumulation relative à un pôle (capital qui ne peut s'investir dans l'expectative de réaliser le taux de profit moyen) et surpopulation relative à l'autre (chômage). La solution de ce conflit « implique une mise en sommeil et même une destruction partielle de capital ». Cette perte n'est pas répartie uniformément entre les capitaux particuliers. Le retour à l'équilibre passe par la mise en sommeil ou la destruction pure et simple de capital, y compris de sa « substance matérielle ». Fermetures d'entreprises, destruction de stocks : une partie des moyens de production cessent « d'agir comme moyens de production ». Une part du capital s'exporte, non par incapacité de travailler dans le pays, mais pour trouver à l'étranger les conditions d'un taux de profit plus élevé. En même temps, la recherche de nouveaux gains de productivité passe par l'expulsion d'une partie de la force de travail du processus productif. Avec l'emploi de nouvelles machines, se reconstitue une « surpopulation artificielle » dont l'existence fait pression sur la valeur de la force de travail.

Ces contradictions ne constituent pas – Marx ne cesse de le répéter – des limites absolues à la production et à la consommation de richesses sociales, mais des contradictions relatives à un mode de production historique déterminé « correspondant à une certaine époque de développement restreint des conditions matérielles de production ». On ne produit pas trop de biens de consommation par rapport à la population existante, ni trop de moyens de production par rapport à la population en condition de travailler, ni trop de richesses, « mais on produit périodiquement trop de richesse sous ses formes capitalistes contradictoires ».

La crise constitue ainsi le mot de la fin de la troisième section du Livre III : *la Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*. Marx y récapitule en conclusion « trois faits principaux de la production capitaliste : la concentration des moyens de production en peu de mains ; l'organisation du travail lui-même comme travail social par la coopération, la division du travail et la liaison du travail et des sciences de la nature ; la constitution du marché mondial ». Il en tire la conclusion suivante : « Par rapport à la population, l'énorme force productive qui se développe dans le cadre du mode de production capitaliste, et l'accroissement des valeurs-capital (pas seulement de leur substrat matériel) même s'il n'a pas lieu dans la même proportion, qui augmentent bien plus vite que la population, entrent en contradiction avec la base au profit de laquelle s'exerce cette énorme force productive et qui, relativement à l'accroissement de richesse, s'amenuise de plus en plus, et avec les conditions de mise en valeur de ce capital qui s'enfle sans cesse. D'où les crises²⁵. »

D'où les crises, en effet.

25. *Op cit.*, volume 1, p. 278.

Dans le Livre III, la « loi de la baisse tendancielle du taux profit » devient leur détermination centrale. Nombre de controverses portent sur le caractère, mécanique ou non, de cette étrange « loi » qui se contrarie elle-même par le développement de ses « contradictions internes » et ne s'impose qu'à travers sa propre négation. A savoir : l'augmentation du taux d'exploitation, qui tend à redresser le taux de profit (soit par augmentation de la journée de travail, soit par augmentation de la productivité, soit par compression des salaires au-dessous de l'inflation, soit encore par amputation du salaire indirect) ; les mécanismes de la domination impérialiste, qui permettent d'abaisser la composition organique du capital par l'appel à du travail vivant bon marché et par la réduction du coût de production d'une part du capital constant ; l'accélération de la rotation du capital, qui compense la baisse du taux de profit par une augmentation de sa masse ; l'intervention économique de l'État à travers les dépenses publiques, les dépenses d'armement, les aides fiscales, la dévalorisation des secteurs productifs en crise²⁶...

Les contre-tendances sont immanentes au développement même de la loi. La circulation est à la fois autonome et dépendante de la production. Le capital commercial et le capital bancaire, qui contribuent dans un premier temps à marquer la disproportion croissante entre production et consommation, finissent par constituer le maillon faible par lequel la crise fait irruption : « Le mouvement du capital marchand, bien qu'il se soit rendu autonome, n'est jamais autre chose que le mouvement du capital industriel dans la sphère de circulation. Mais grâce à son autonomie, ses mouvements sont, entre certaines limites, indépendants des barrières élevées par le procès de reproduction qu'il impulse lui-même au-delà de ses propres limites. *La dépendance à l'intérieur et l'autonomie à l'extérieur finissent par conduire les choses jusqu'au point où la connexion interne doit être rétablie par la violence, c'est-à-dire par la crise*²⁷. »

Le déroulement empirique des crises corrobore l'analyse. Elles éclatent non dans le commerce de détail, en rapport direct avec les consommateurs, mais « dans le commerce de gros et les banques ». Pour contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit et accélérer la rotation du capital, la circulation se détache de la consommation finale réelle comme de la production. Elle n'en dépend pas moins, en dernière instance, de la réalisation de la plus-value. La crise éclate donc lorsque les rentrées des commerçants de gros deviennent si lentes et aléatoires que les banques réclament règlement, ou lorsque les créances arrivent à échéance avant que la revente finale ait eu lieu : « Alors commencent les ventes forcées, les ventes aux fins de paiement ; et c'est alors le krach qui met fin brusque-

26. Voir Jésus Albarracín, *La economía de mercado*, Editorial Trotta Madrid, 1991 ; Christian Barsoc, *les Lendemain de la crise*, Montreuil, La Brèche, 1984 ; et *La crise, les crises, l'enjeu* (collectif), Montreuil, La Brèche, 1987.

27. *Le Capital, op. cit.*, Livre III, volume 1, p. 314.

ment à la prospérité apparente. »

L'extorsion de surtravail dégage une plus-value. Il s'agit « seulement du premier acte du procès », sans lien nécessaire avec la réalisation de cette plus-value. Il ne suffit pas de produire. Il faut vendre. Les deux actes « ne diffèrent pas seulement dans le temps ». Ils ne « *sont pas non plus liés théoriquement* ». Nous retrouvons dans le Livre III la première détermination de la crise introduite au Livre I. Il s'agit désormais « du procès d'ensemble », de la concurrence, de capitalistes et de consommateurs réels. La rupture entre l'acte d'achat et l'acte de vente se traduit alors concrètement par le fait que la capacité de consommation solvable puisse entrer en contradiction avec la recherche du profit maximum.

Le déroulement historique des crises réelles excède par conséquent la critique de l'économie politique. Elles sont en effet « les solutions violentes et momentanées de contradictions existantes, de violentes éruptions qui rétablissent pour un instant l'équilibre rompu²⁸ ». Comme « procès destructeur », l'autonomisation des moments du procès de reproduction « ne peut apparaître que violente » dans les antagonismes poussés au paroxysme. L'équilibre rompu, insiste Marx, est rétabli par la force. Cette violence n'est plus une catégorie spécifiquement « économique ». Le lien entre la crise et son dénouement violent manifeste ainsi de façon éclatante que l'accumulation du capital, loin d'obéir à une régulation marchande naturelle tendant à l'équilibre, est régie par le *déséquilibre dynamique*. Un élément extra-économique est nécessaire pour surmonter la crise.

Marx ne dit donc rien d'une éventuelle « crise finale ». Il démontre seulement comment « la production capitaliste tend sans cesse à dépasser ses barrières immanentes ». Les crises ne sont jamais définitives, mais toujours surmontables, le problème étant de savoir à quel prix et au détriment de qui. L'important est qu'elles soient inévitables. Leur régularité approximative résulterait du cycle industriel. D'où la conclusion qui souligne le rôle combiné de trois facteurs : la concentration des moyens de production comme propriété privée ; « l'organisation du travail comme travail social par la coopération, la division du travail, et la liaison du travail avec les sciences de la nature » ; enfin la constitution d'un marché mondial, permettant un essor impétueux des forces productives en dépit de la tendance à la réduction relative des débouchés dans le cadre des marchés nationaux.

D'abstraction déterminée en abstraction déterminée, Marx s'approche ainsi des crises réelles, historiques. Au Livre III, d'autres facteurs interviennent, dont le fractionnement des capitaux (industriel, commercial, financier) et leur autonomisation réciproque.

La crise désigne ainsi le lieu vide de l'événement à venir. Au moment où les sciences humaines naissantes cherchent à éliminer l'événement pour

28. *Ibid.*, Livre III, volume 3, p. 262.

mieux s'identifier aux sciences positives, Marx en sauvegarde l'éventualité. L'histoire est en effet irréductible à la logique formelle²⁹.

Fourches et bifurcations

La production généralisée de marchandises implique la séparation du travail concret et du travail abstrait, la scission de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, l'autonomisation relative des sphères de la production et de la circulation : « *Les conditions de l'exploitation immédiate et celles de la réalisation ne sont pas identiques.* » Les unes n'ont pour limite que la force productive de la société, les autres les proportions respectives des diverses branches de production et la capacité de consommation de la société. Cette dernière n'est déterminée ni par la force productive absolue, ni par la capacité absolue de consommation, mais par la capacité de consommation sur la base de rapports de distribution antagoniques. Il faut que le marché s'agrandisse sans cesse, « si bien que ses connexions internes et les conditions qui le règlent prennent de plus en plus l'allure de lois de la nature indépendantes des producteurs et échappent de plus en plus à leur contrôle ». Mais « plus la force productive se développe, plus elle entre en conflit avec la base étroite sur laquelle sont fondés les rapports de consommation. *Étant donné cette base pleine de contradictions, il n'est nullement contradictoire qu'un excès de capital s'y allie à une surpopulation croissante. Car s'il est vrai que le couplage de ces deux facteurs accroît la masse de la plus-value produite, par là même s'accroît précisément la contradiction entre les conditions dans lesquelles cette plus-value est produite et celle où elle est réalisée*³⁰. »

L'existence simultanée d'une suraccumulation de capital et d'une sous-consommation de marchandises n'apparaît donc « nullement contradictoire » chez Marx. Nombre de ses commentateurs ne sont pas d'accord. Makoto Itoh voit dans *le Capital* l'aboutissement encore imparfait des travaux antérieurs, qui tente de concilier deux logiques explicatives incompatibles : « Cependant, tel qu'il est formulé pour la première fois dans *le Capital*, ce type de théorie de la crise, qui se polarise sur la surproduction absolue de capital, ne traite pas de la signification et de la nécessité logique

29. Edgar Morin ne peut qu'enregistrer cette évidence : « La notion de lutte de classes révèle un aspect aléatoire comme toute lutte et renvoie à des événements dont ces batailles décisives que sont les révolutions et les contre-révolutions. Les révolutions sont des événements clés et, dans ses œuvres historiques comme le *Dix-huit Brumaire*, Marx a étudié stratégiquement, c'est-à-dire sur le plan des décisions, la lutte des classes. C'est par ce biais-là que l'on peut faire le raccord qui sinon serait complètement manquant, entre d'un côté une théorie fondée sur des déterminismes absolument rigoureux et de l'autre côté une pratique demande des décisions extrêmement hardies » (*Science sans conscience*, Paris, Seuil, 1990). A ceci près qu'il ne s'agit pas de « raccord » artificiel entre deux raisonnements hétérogènes et contradictoires, mais d'un lien intime suivant une logique où hasard et nécessité ne s'excluent pas.

30. Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, volume 1, p. 257.

de la crise. La théorie de la crise par excès de marchandise est encore dans *le Capital* le prolongement des efforts faits dans les *Grundrisse* et dans les *Théories sur la plus-value* pour développer la théorie de la crise de Sismondi et de Malthus tout en critiquant les limites de l'école classique. La théorie de la crise du *Capital* contiendrait en fait une sorte de résidu anti-classique qui semble prendre les effets intermédiaires ou les résultats des crises pour leurs causes³¹. »

Cette critique est représentative de nombreux malentendus. Itoh reproche à Marx de mêler des démarches hétérogènes. D'un côté, il démontrerait que *la suraccumulation de capital* excédentaire fait bien du capital lui-même l'obstacle à sa propre valorisation, tant dans le procès de production que dans le procès de circulation. D'un autre côté, *la surproduction de marchandises* situerait les racines de la crise non plus dans les conditions de production, mais dans la circulation. Cette lecture tend à réduire les contradictions du capital dans sa reproduction d'ensemble aux contradictions spécifiques à la sphère de la production en cherchant à reconstituer un enchaînement causal linéaire de la crise.

Marx saisit la logique de la crise en tant qu'unité des procès de production et de circulation, du point de vue de la totalité des procès de production, de circulation et de reproduction d'ensemble. Il est alors impossible de désigner une cause première ou un moteur immobile qui mettrait en branle toute la mécanique. Chaque moment du *Capital* fournit des déterminations spécifiques de la crise qui se combinent dans le procès d'ensemble. Surproduction de capital à un pôle et surpopulation relative à l'autre, suraccumulation de capital et surproduction de marchandises sont les facettes complémentaires d'une même « loi » étrangère à tout déterminisme économique. Le lien étroit entre les fluctuations de la production et celles du taux de profit ne saurait constituer en effet une explication causale suffisante des crises. Cette explication serait même « erronée et dangereuse » :

– *erronée*, parce qu'elle confond l'impossibilité de mettre en valeur le capital additionnel accumulé avec l'impossibilité de mettre en valeur l'ensemble du capital précédemment investi. La plus grande faiblesse de cette explication vient de l'accent mis exclusivement sur la sphère de la production, en oubliant l'insistance de Marx sur le fait que les conditions non identiques de l'exploitation directe et celles de la réalisation diffèrent non seulement dans le temps et l'espace, mais *conceptuellement* ;

– *dangereuse*, parce qu'elle suggère qu'il suffirait de réduire les salaires pour augmenter le taux de plus-value, relancer la production et l'emploi, et surmonter la crise. Toutes les politiques réformistes d'austérité, selon lesquelles les profits du jour feraient les investissements du lendemain et les emplois du surlendemain, ont tenu ce raisonnement.

La question de savoir si la crise remplit une fonction de régulation ou de

rupture apparaît désormais purement formelle. Dans les *Théories sur la plus-value*, Marx la considère comme une « forme » possible de la péréquation du taux de profit. Elle peut devenir le lieu d'une rupture comme le point de départ d'un nouveau cycle, mais cette bifurcation implique bien d'autres facteurs sociaux et politiques.

L'économie n'est pas autonome au point d'avoir le dernier mot³².

En elle-même, la crise constitue seulement l'horizon d'où peut surgir l'événement déterminant ensemble le capital et le temps. Ni engrenage déterministe, ni fatalité téléologique : la ligne brisée du temps historique éclate dans les crises en bifurcations incertaines. Chez Darwin aussi, « la plus petite différence de structure ou de constitution peut suffire à faire pencher la balance dans la lutte pour l'existence ». Sensible et mortelle balance ! Imprévisible « sélection naturelle », qui « scrute à chaque instant, dans le monde entier, les variations les plus légères³³ ».

L'avant-dernier chapitre du Livre I, *la Tendence historique de l'accumulation capitaliste*, a inspiré maintes professions de foi en l'effondrement garanti du capital sous le poids de ses propres contradictions et maintes polémiques : « *La production capitaliste engendre à son tour, avec l'inéductibilité d'un processus naturel, sa propre négation. C'est la négation de la négation*³⁴. »

Curieux texte, en vérité. D'une part, il anticipe lucidement les tendances effectives à la concentration et à la centralisation du capital, à l'application croissante de la science et de la technique, à l'organisation capitaliste de l'agriculture, à la socialisation contradictoire des grands moyens de production, à la mondialisation des rapports marchands. Ces prévisions se sont amplement vérifiées. D'autre part, il paraît déduire du développement capitaliste une loi de paupérisation absolue et de polarisation sociale croissante. Les polémiques de Marx contre Lassalle et sa « loi d'airain des salaires » interdisent pourtant toute interprétation mécanique de la paupérisation. En revanche, l'idée selon laquelle la concentration du capital et « le mécanisme même de la production capitaliste » ont pour effet la croissance du prolétariat et l'élévation automatique de sa résistance, de son organisation, de son unité, s'écarte de la logique générale du *Capital*.

L'accent mis sur « les lois immanentes de la production capitaliste », en rupture radicale avec toute nostalgie de transcendance morale ou historique, aboutit ici à une objectivisation et une naturalisation de la « fatalité » historique plus proches de la mécanique positiviste que de la critique dialectique. L'aléatoire de la lutte s'anéantit dans le formalisme de la néga-

32. « L'idée que les crises sont l'un des leviers les plus puissants de la révolution politique se trouve déjà dans *le Manifeste communiste* et elle est exposée dans la revue de la *Nouvelle Gazette rhénane*, pour la période jusqu'en 1848 compris... » (Engels à Bernstein, 25 janvier 1882).

33. Charles Darwin, *l'Origine des espèces*, Paris, Garnier-Flammation, 1994, p. 133.

34. Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, traduction Jean-Pierre Lefebvre, *op. cit.*, pp. 856-857.

31. Voir Makoto Itoh, *La crise mondiale*, Paris, EDI, 1987, pp. 132 et 148.

tion de la négation. Comme si le temps, du fait de son seul écoulement, pouvait garantir que l'heure attendue sonnera ponctuellement au cadran de l'histoire. Engels a pourtant dit une fois pour toutes, dès la *Sainte Famille* que « l'histoire ne fait rien » : les hommes la font, dans des circonstances qu'ils n'ont pas choisis. Ni le temps ni l'histoire ne sont les acteurs de la tragi-comédie humaine.

Le chapitre controversé du Livre I a largement inspiré la théorie déterministe de l'effondrement et ses variantes, réformistes ou gauchistes. Sa place éminente interdit d'y voir une simple maladresse. Il souligne plutôt une contradiction non résolue entre l'influence d'un modèle scientifique naturaliste (« l'inéluclabilité d'un processus naturel ») et la logique dialectique d'une histoire ouverte. Dans l'*Anti-Dühring*, Engels s'est efforcé de prévenir la lecture triviale, qui fait de « la négation de la négation » une machinerie abstraite et le prétexte formel à une fausse prophétie historique : « Quel rôle joue chez Marx la négation de la négation ?... En caractérisant le processus comme négation de la négation, *Marx ne pense pas en démontrer par là la nécessité historique*. Au contraire : c'est après avoir démontré par l'histoire comment, en fait, le processus en partie s'est réalisé, en partie doit forcément se réaliser encore, que Marx le désigne, en outre, comme un processus qui s'accomplit selon une loi dialectique déterminée. C'est tout. Nous avons donc affaire derechef à une supposition gratuite de M. Dühring quand il prétend que la négation de la négation doit faire ici *office de sage-femme en accouchant le futur du sein du passé*, ou que Marx nous demande de *faire crédit à la négation de la négation* pour nous convaincre que la communauté du sol et du capital est une nécessité. C'est déjà un manque total d'intelligence de la nature de la dialectique que de la tenir comme fait M. Dühring pour un instrument de pure démonstration à la façon dont on peut se faire une idée bornée, disons de la logique formelle ou des mathématiques élémentaires. » Dont acte : 1) la négation de la négation n'est pas un nouveau *deus ex machina*, ni une sage-femme de l'histoire ; 2) on ne saurait lui faire crédit et tirer des traites sur l'avenir en se fiant à sa seule loi.

La « nécessité historique » n'est pas de celles qui permettent de tirer les cartes et d'émettre des prédictions. Elle opère dans un champ de possibilités, où la loi *générale* s'applique à travers un développement *particulier*. Logique dialectique et logique formelle ne font décidément pas bon ménage. Arrivée à ce point critique, la loi « extrêmement générale » est muette. Elle doit passer le relais à la politique. Engels revient à la charge pour bien mettre les points sur les i : « Qu'est-ce donc que la négation de la négation ? Une loi de développement de la nature, de l'histoire, de la pensée *extrêmement générale*, et précisément pour cela revêtue d'une portée et d'une signification extrêmes ; loi qui, nous l'avons vu, est valable pour le règne animal et végétal, pour la géologie, les mathématiques, l'histoire, la philosophie... *Il va de soi que je ne dis rien du tout du processus de développement particulier* suivi par exemple par le grain d'orge depuis la

germination jusqu'au dépérissement de la plante qui porte fruit quand je dis qu'il est négation de la négation. En effet, comme le calcul différentiel est également négation de la négation, je ne ferais, en renversant la proposition qu'affirmer ce non-sens que le processus biologique d'un grain d'orge est du calcul différentiel ou même, ma foi, du socialisme. Voilà pourtant ce que les métaphysiciens mettent continuellement sur le dos de la dialectique... Si je sais simplement que le grain d'orge et le calcul infinitésimal relèvent de la négation de la négation, je ne puis réussir ni à cultiver de l'orge avec succès, ni à différencier et intégrer, pas plus que je ne puis de prime abord jouer du violon en partant des simples lois de la détermination du son par la dimension des cordes. Mais il est clair que si la négation de la négation consiste en ce passe-temps enfantin de poser et de biffer alternativement *a*, ou de dire alternativement d'une rose qu'elle est une rose et qu'elle n'est pas une rose, il n'en ressort rien que la niaiserie de celui qui s'adonne à ces ennuyeux exercices³⁵. »

Demander à la loi dialectique plus que sa généralité aboutirait à un formalisme vide. Pas plus que le grain d'orge singulier, l'événement historique n'est déductible de la négation de la négation. Nulle formule ne remplace l'analyse concrète de la situation concrète, dont la *Guerre des paysans*, le *Dix-huit Brumaire* ou *Les Lutes de classes en France* fournissent autant d'exemples magnifiques. La question épineuse n'est pas celle du déterminisme injustement reproché à Marx, mais celle de l'idée selon laquelle il existerait parmi les possibles un développement « normal » et des monstruosité déviantes³⁶.

Dix ans après la publication du Livre I, le commentaire d'Engels sur la *Tendance historique de l'accumulation capitaliste* tient partiellement de la réécriture. Il lève des ambiguïtés compréhensibles dans le contexte intellectuel de l'époque. Il est cependant important qu'Engels ait éprouvé le besoin d'intervenir sur cette question et qu'il l'ait fait dans ce sens. D'autant que l'*Anti-Dühring* fut rédigé en étroite concertation avec Marx. Le chapitre controversé du *Capital* n'est plus dès lors dissociable du commentaire qui l'éclaire et le corrige.

La nécessité déterminée n'est pas le contraire du hasard, mais le corollaire de la possibilité déterminée. La négation de la négation dit ce qui doit disparaître sans nécessairement dicter ce qui doit advenir.

35. Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions Sociales, 1973, pp. 162-172.

36. Ernest Mandel parle fréquemment de « détours » et de « déviations » historiques (et encore dans *Cien años...* p. 81). Dans le même livre, il montre cependant que le problème est plutôt celui de la normalité que du déterminisme historique : « Il faut souligner cependant que la question de savoir si le capitalisme peut survivre indéfiniment ou s'il est condamné à l'effondrement ne doit pas être confondue avec l'idée de son remplacement inévitable par une forme *supérieure* d'organisation sociale, c'est-à-dire avec l'inévitabilité du socialisme. Il est parfaitement possible de prévoir le renversement inévitable du capitalisme sans en conclure à l'inéluclabilité victorieuse du socialisme... ; le système ne peut pas survivre, mais il peut céder la place soit au socialisme soit à la barbarie » (*Cien años...*, op. cit., p. 232).

3.

Le sens des rythmes : cycles, vagues, ondes longues

Pour Henryk Grossmann, les tentatives de transformation de l'économie politique en science exacte sont vouées à une quantification unilatérale. Elles ne parviennent pas à penser la dynamique temporelle du déséquilibre : « On a pu écrire que le "système d'équilibre propre à la théorie mathématique ne connaît ni indices, ni coefficients de temps ; il est donc incapable de concevoir un état d'équilibre réel". Son seul mérite, si l'on peut dire, est donc de constituer une "économie-atemporelle". »

Une économie atemporelle est une contradiction dans les termes.

L'erreur fondamentale des théories de l'équilibre n'est pas simplement d'avoir « figé des grandeurs mouvantes qui se transforment elles-mêmes et de les avoir considérées comme invariantes ». L'introduction du facteur temps, des périodes d'évolution divergentes, « fait voler en éclats l'équivalence des relations qui constituent la base du système des équations » et « exige bien autre chose qu'un traitement mathématique »... Le terme d'*économie dynamique* désigne non seulement une économie en mouvement, mais « un procès dont les divers moments ne sont pas en équilibre, donc un procès qui, avec le temps, évolue en déséquilibre ; ce qui veut dire tout bonnement que les conditions de ce procès économique se transforment elles aussi de période à période¹. » L'équilibre « ne peut en quelque sorte se réaliser que fortuitement dans le cadre de l'absence générale de règle, comme situation momentanée au milieu d'un déséquilibre constant ».

Cette logique du déséquilibre modifie les notions classiques de loi et de causalité. C'est ce qu'indique déjà l'affirmation paradoxale de Marx selon laquelle « la loi est déterminée par son contraire, à savoir l'absence de loi : la vraie loi de l'économie politique, c'est le hasard. » La règle y fait loi « par le jeu aveugle des irrégularités² ».

1. Henryk Grossmann, *Marx, die klassische Nationalökonomie und das Problem der Dynamik*, Europäische Verlagsanstalt, Francfort, 1969. Traduction française, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, Paris, Éditions Champ Libre, 1975.

2. Karl Marx, *Économie et philosophie*, Paris, Gallimard, Œuvres II, « Bibliothèque de la Pléiade », pp. 16-17, et *le Capital*, Livre I, 1, p. 112-113.

Les grands cycles : mirages ou réalité ?

La logique asymétrique du déséquilibre s'applique notamment aux « grands cycles » ou « ondes longues ». La « périodicité régulière » des crises concerne exclusivement chez Marx les crises approximativement décennales du cycle industriel ou commercial. Des fluctuations d'une autre ampleur ont été enregistrées après sa mort par des économistes académiques comme Jean Lescure (1912), Albert Aftalion (1913), aussi bien que par des théoriciens socialistes comme Helphand (*alias* Parvus) ou Jan Van Gelderen (*alias* Fedder).

La première grande synthèse corrélant les mouvements longs des prix et de la production est celle de N. D. Kondratieff dans ses articles et conférences de 1922 (*l'Economie mondiale et ses conjonctures pendant et après la guerre*), 1925 (*Les grands cycles de la conjoncture*), 1926 (*Sur la question des grands cycles de la conjoncture*)³. Trois grands cycles se seraient succédé entre la Révolution française et la Seconde Guerre mondiale : un premier, de 1789 à 1847, ascendant jusqu'à 1816, dépressif ensuite ; un second, de 1847 à 1896, ascendant jusqu'à 1873-1874 ; un troisième, de 1896 à 1945, ascendant jusqu'à 1920. Nous nous trouverions aujourd'hui dans la phase dépressive d'un quatrième « kondratieff », amorcé dans l'après-guerre, ascendant jusqu'à 1967-1973, et dépressif depuis malgré la reprise des années quatre-vingt.

Une séquence empirique de quatre « kondratieffs » est trop limitée pour généraliser des lois probantes. L'hypothèse des cycles longs s'est cependant renforcée au fil des recherches statistiques. Kondratieff recoupe le mouvement des prix (qui « donne les dates les plus exactes »), ceux des salaires industriels et agricoles, de l'intérêt du capital, du commerce extérieur, des dépôts dans les caisses d'épargne, de la consommation de coton, de café, de sucre, de la production de houille, de fonte, de plomb, de la surface cultivée en avoine... Devant la coïncidence troublante des courbes, il écarte les objections des contradicteurs avides de preuves mathématiques : « Il est question d'événements les plus complexes, et ils voudraient tous qu'on leur montre une coïncidence quasi mathématique des phénomènes, une coïncidence transparente comme le cristal, de toutes les fluctuations de la réalité avec le schéma général. Aucune théorie, même en sciences naturelles, ne

3. Ces articles ont été publiés avec une présentation de Louis Fonvieille sous le titre *Les Grands cycles de la conjoncture* (Paris, Economica, 1992). Voir aussi Ernest Mandel, *Der Spätkapitalismus* (Subrkamp Verlag, Francfort, 1992), traduction française, *Le troisième âge du capitalisme*, Paris, UGE, 1976 ; *Long waves of capitalist development. The marxist interpretation* (Cambridge University Press, 1980) ; *La Crise* (Paris, Champs Flammarion) ; Bernard Rosier et Pierre Dockès, *Rythmes économiques*, Paris, La Découverte-Maspero, 1983 ; Bernard Rosier, *la Théorie des crises*, Paris, La Découverte 1987. Voir enfin, *Les cycles économiques*, deux volumes sous la direction de Jean-Paul Fitoussi et Philippe Sigogne, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1993. Pour une présentation générale des recherches récentes sur la théorie des ondes et l'économie du chaos, voir Francisco Louça, *Cycles and Growth*, première version polycopiée Lisbonne, 1994.

résisterait à une critique aussi sophiste et stérile⁴. »

Les recherches contemporaines s'appuient sur un appareil de données plus sophistiqué, faisant intervenir le rapport du produit intérieur brut au produit potentiel, au taux de chômage et au taux d'utilisation des capacités industrielles ; le rapport entre l'indice des prix et le coût unitaire de la main-d'œuvre, le taux de croissance des prix à la consommation et les taux d'intérêt à court terme ; le taux d'épargne des ménages, les variations de stocks, les taux bruts d'embauche et de licenciements, les profits après impôts... et le taux de fécondité des rats laveurs ! A des variantes de périodisation près, la plupart des études confirment l'existence empirique des grands cycles. Les « indicateurs cycliques » font aujourd'hui partie de la culture économique.

Depuis les travaux de Simiand et de Schumpeter, dans l'entre-deux guerres, la théorie des grands cycles était pourtant tombée en disgrâce. L'expansion des « trente glorieuses », l'atténuation des cycles courts, l'efficacité relative des politiques anti-cycliques, ont pu faire croire que le spectre de la crise était définitivement conjuré. Alors que triomphaient les théories de l'équilibre, du néo-capitalisme organisé, de la croissance maîtrisée, Ernest Mandel fut l'un des rares à maintenir et à développer la thèse des ondes longues. Dans *le troisième âge du capitalisme*, il met en évidence les relations entre les ondes longues et le taux de croissance annuel du commerce mondial d'une part, le taux de croissance annuel de la production industrielle britannique, allemande et américaine, d'autre part. La récession de 1973-1974 et l'amorce d'une nouvelle phase dépressive ont réveillé l'intérêt pour la théorie des ondes longues et pour l'œuvre oubliée de Kondratieff lui-même. Si nombre de questions demeurent irrésolues, l'hypothèse des ondes longues est désormais bien intégrée aux programmes de recherche⁵.

Depuis les années vingt, les réticences envers la théorie des ondes relevaient de motifs différents. Aux objections méthodologiques se sont mêlées d'emblée les méfiances liées à la théorie de l'effondrement et à ses applications politiques. Le rapport de Kondratieff exprime en 1925 ce croisement inextricable entre enjeux théoriques et politiques : « L'idée de l'existence de grands cycles, que j'avais exprimée en 1922, a été accueillie dans les publications russes de manière plutôt négative. Ainsi, si dans son

4. Nicolaï D. Kondratieff, *op. cit.*, p. 274.

5. La question n'est pourtant pas tranchée. Ainsi Makoto Itoh n'admet les ondes longues que comme un constat empirique au statut théorique encore mal établi : « Il ne faudrait pas que la théorie des cycles longs présentée dans l'ouvrage de Mandel obscurcisse le caractère homogène de la période de crises cycliques régulières caractérisées. La théorie des cycles longs doit plutôt être considérée comme un essai de généralisation à partir des expériences historiques des grandes dépressions de la fin du XIX^e siècle et des années trente. Je doute fort qu'on puisse prouver qu'elles intègrent la théorie fondamentale de la crise de Marx » (Makoto Itoh, *op. cit.*, p. 195).

article *La courbe du développement capitaliste*, Trotsky n'a pas nié l'existence des grandes ondes de la conjoncture, il a refusé de leur reconnaître les caractères de loi et de cycle⁶. » Familier de Parvus, Trotsky fut le premier dirigeant d'Octobre à s'intéresser à la théorie des ondes longues. Dans son rapport de juin 1921 au III^e Congrès de l'Internationale Communiste sur *la Crise économique mondiale et les nouvelles tâches de l'Internationale*, il engage le fer contre ceux qui cherchent à établir un lien mécanique entre crise économique et situation révolutionnaire. Il reprend à son compte l'idée que « la courbe du développement économique est composée de deux mouvements ». Un premier mouvement exprime la tendance générale du développement capitaliste et un second consiste en oscillations périodiques correspondant au cycle industriel. Selon qu'ils s'inscrivent dans une période d'expansion ou de dépression du cycle long, ces cycles « mineurs » revêtent des caractères distincts. Trotsky propose alors une périodisation soulignant l'alternance entre une longue phase de stagnation (s'étendant selon lui de la Révolution française à 1848) et d'une phase « d'expansion turbulente » (de 1851 à 1873) ; puis à nouveau entre une phase dépressive (de 1873 au milieu des années 1890) et une phase de boom (de 1896 à la guerre mondiale). Il en conclut que le capitalisme mondial est à nouveau entré dans une période de stagnation⁷. Il refuse cependant d'y voir une justification de la théorie de l'offensive permanente que Bela Kun et Zinoviev, calquant mécaniquement les rythmes politiques sur les fluctuations économiques, viennent de mettre désastreusement en pratique avec « l'action de mars » (1921) en Allemagne. Il rappelle que les révolutions de 1848 « n'étaient pas nées de la crise », mais de contradictions fondamentales entre la dynamique du développement capitaliste et les entraves sociales et étatiques héritées du féodalisme ; la crise économique fut seulement un détonateur. Il exclut également la perspective d'une « crise finale » du capitalisme. En fait, « il n'y a aucun lien automatique entre la crise et le mouvement révolutionnaire prolétarien ; il n'y a qu'une interaction dialectique ; le comprendre est essentiel. »

Son l'article de 1923 sur *la Courbe du développement capitaliste* oppose ces mêmes idées aux thèses de Kondratieff. Il insiste à nouveau sur la complexité des liens entre l'économie et la politique et sur l'impossibilité d'établir entre les deux un rapport de causalité mécanique : « C'est une tâche difficile et même impossible à résoudre pleinement que de déterminer les impulsions souterraines transmises par l'économie à la politique d'aujourd'hui ; et pourtant on n'a pas le temps de proposer l'explication

6: Nicolai D. Kondratieff, *op cit.*, p. 113.

7. Trotsky, *Report on the World economic crisis and the New Tasks of the Communist International*, dans *The first 5 Years of the Communist International*, Monad Press, New York, 1972, tome 2, p. 174.

Trotsky parvient, bien avant le développement de l'appareil statistique dont nous disposons, à une périodisation qui correspond déjà à celle que retiendront Kondratieff, Schumpeter, Mandel, Dockès et Rosier...

adéquate des phénomènes politiques, car la lutte ne permet pas d'attendre. C'est pourquoi il est nécessaire, dans l'activité politique quotidienne, d'avoir recours à des explications si générales que leur usage courant finit par se transformer en vérités⁸. » Aussi longtemps que la politique continue à s'exprimer dans les mêmes formes sociales et institutionnelles, des abstractions aussi générales que « les intérêts de la bourgeoisie », « l'impérialisme » ou « le fascisme », peuvent remplir plus ou moins leur fonction : à savoir, « non pas interpréter un fait politique dans toute sa complexité, mais le réduire à une figure familière, qui est, sans aucun doute, d'incontestable utilité. » Tout en reconnaissant leur validité pédagogique, Trotsky n'est pas dupe de ces abstractions. Les « cycles » ont une réelle efficacité explicative, mais « nous ne pouvons pas dire que ces cycles expliquent tout : c'est exclu pour la simple raison que les cycles eux-mêmes ne sont pas des phénomènes économiques fondamentaux, mais dérivés ». Si le capitalisme se caractérisait seulement par la récurrence des cycles, « l'histoire ne serait jamais qu'une répétition complexe et non un développement dynamique ».

À la manière des théories corpusculaires et ondulatoires de la lumière ou des théories cycliques et sagittales du temps, Trotsky propose de conjuguer plusieurs temporalités : celle de la répétition cyclique et celle du « développement dynamique », dont la flèche temporelle se fend en plusieurs possibles. Ces temporalités agissent l'une sur l'autre : « les cycles commerciaux et industriels sont différents selon les périodes » du développement. Après les discussions du III^e Congrès, « le professeur Kondratieff s'est ainsi penché sur le problème, proposant d'ajouter au "cycle mineur", couvrant une période de dix ans environ, le concept d'un "cycle majeur", couvrant une cinquantaine d'années ». La régularité de ce rythme relève pour Trotsky d'une « généralisation erronée de l'analyse formelle » : « La récurrence périodique des cycles mineurs est déterminée par la dynamique interne des forces capitalistes et elle se manifeste d'elle-même toujours et en tous lieux dès lors que s'est imposée l'économie de marché. En ce qui concerne les phases longues de la tendance évolutive du capitalisme, Kondratieff suggère à tort l'usage du terme de "cycle" ; nous devons souligner en effet que leur caractère et leur durée ne sont pas déterminés par la dynamique interne de l'économie capitaliste, mais par les conditions externes que constitue la structure de l'évolution capitaliste. La conquête par le capital de nouveaux pays et continents, la découverte de nouvelles ressources naturelles et des faits majeurs d'ordre "superstructurels" tels que des guerres et des révolutions déterminent le caractère et le changement des époques ascendantes, stagnantes, ou déclinantes du développement capitaliste. »

Contre tout formalisme logique et tout déterminisme économique, l'hy-

8. Trotsky, *La courbe du développement capitaliste*, publié originellement dans *Vestnik Socialisticheskoi Akademi*, vol. 4.

pothèse des « ondes longues » (Trotsky propose ce terme pour corriger l'image trop mécanique des cycles) soulève une question cruciale. Si ces fluctuations longues semblent confirmées par la périodicité statistique, une répétition empirique ne fait pas une loi théorique tant qu'on n'a pas mis au jour un facteur explicatif analogue au renouvellement du capital fixe pour le cycle industriel.

Rythmologie des ondes

Une régularité statistique ne suffit pas à établir une loi causale. Kondratieff admet que ses courbes ne démontrent pas l'existence des « grands cycles ». Elles la rendent seulement « fort probable ». Dans la controverse de 1928, l'un de ses contradicteurs, Oparine, rétorque qu'elle est « peu probable ». Plus nuancé, Bogdanov estime que la période étudiée n'est pas assez longue pour établir des séries probantes. Prudent, Kondratieff, énonce quatre « lois » de développement des grands cycles, dont il souligne qu'il s'agit encore de « lois empiriques » :

1) « Au cours des deux décennies précédant le début de la vague ascendante, on observe une activité accrue dans le domaine des inventions techniques. »

2) « Les périodes de vagues ascendantes des grands cycles sont, en règle générale, bien plus riches en bouleversements sociaux (révolutions, guerres) que les périodes de vagues descendantes. »

3) « La vague descendante s'accompagne d'une longue dépression dans l'agriculture. »

4) « Les grands cycles de la conjoncture ont le même processus dynamique de développement que les cycles moyens, avec leurs phases de croissance, de crise, et de dépression ; c'est pourquoi les cycles moyens semblent se couler en quelque sorte sur les vagues des grands cycles. »

Pour passer de ces lois empiriques à une théorie des cycles, deux questions devraient être résolues :

- quel est le facteur (s'il en est un) qui détermine leur périodicité ?
- quels sont les ressorts des retournements de l'onde à la baisse et à la hausse ?

Comme Marx à propos du cycle moyen, « c'est dans les particularités du système économique capitaliste qu'il faut visiblement chercher l'explication ». Convaincu que les grands cycles « ne peuvent s'expliquer par des causes exogènes aléatoires », Kondratieff envisage, dans une perspective « endogène », quatre facteurs susceptibles d'agir sur le sens et le rythme des fluctuations : 1) le renouvellement de l'équipement technique de base ; 2) les guerres et les mouvements sociaux ; 3) l'extraction de l'or et la création monétaire ; 4) l'incorporation à l'économie mondiale de nouveaux territoires et de nouveaux marchés. Le premier facteur lui paraît essentiel. Les phases ascendantes sont marquées par l'application et la généralisation d'innovations technologiques fondamentales : la machine à vapeur à la fin

du XVIII^e siècle, le chemin de fer après 1848, l'électricité et la chimie à la fin du XIX^e siècle. Les fluctuations cycliques seraient fondamentalement déterminées par l'investissement lié au renouvellement périodique des grands équipements de base : « Ce sont les moyens de production essentiels qui ont la durée de fonctionnement la plus longue. Ce sont eux aussi qui nécessitent pour leur création le plus de temps et la plus grande accumulation de capitaux⁹. » Il ne s'agit cependant que d'une hypothèse : « Je ne suis pas sûr d'avoir trouvé une explication satisfaisante ».

Quant au deuxième facteur, Kondratieff constate une plus grande fréquence des guerres et des révolutions dans les phases ascendantes du cycle. A la différence de Ciriacy-Wantrup qui lie directement le cycle économique à un cycle générationnel (alternant les pulsions bellicistes et pacifistes), il voit dans ces turbulences politiques et militaires un effet du cycle et non une cause. De même, la recherche et l'exploitation de gisements aurifères serait stimulée par les besoins de l'expansion. Enfin, l'intégration de nouveaux territoires à la dynamique de reproduction du capital ne constituerait pas davantage un facteur exogène ou accidentel. Elle répondrait au besoin d'élargir le champ d'accumulation et les marchés¹⁰.

Schumpeter privilégie lui aussi le rôle de l'innovation technique, qui brise la répétition et scande le développement des cycles. Dans la période expansive, les innovations surviennent et se propagent par grappes. Au fur et à mesure de leur généralisation, les profits s'égalisent, l'investissement fléchit, les rentes technologiques baissent ou disparaissent. Tout est prêt pour la crise et la dépression¹¹. Schumpeter ne se contente pas d'une corrélation chronologique ou statistique entre les cycles longs et les vagues d'innovation, il cherche *une théorie explicative* des cycles longs. Les phases de stagnation de 1820-1830, 1880-1890, ou 1930-1940, auraient été marquées par « une constellation d'innovations fondamentales¹² ». Ce constat contredit apparemment l'hypothèse de Kondratieff liant innovation et expansion. En introduisant une distinction entre innovations de produits (de base) et innovations de procédé (de perfectionnement), il l'affine au contraire et répond aux objections avancées par Oparine dans le débat de 1928. La recherche s'intensifierait dans la phase de dépression pour trouver de nouveaux gisements de productivité. Les innovations de produit mises en application partielle à la fin de la phase dépressive dégageraient alors des rentes technologiques. Au cours de la phase ascendante suivante, elles se systématiseraient pour s'effacer progressivement devant les innovations

9. Nicolai D. Kondratieff, *op. cit.*, p. 167.

10. L'une des questions posées dans la recherche contemporaine sur les cycles porte précisément sur le rapport entre la cyclicité des mouvements et leur espace (régional, national, international), les cycles semblant plus intenses dans les grands pays où la demande intérieure est plus importante.

11. Joseph Schumpeter, *Business Cycle*, New York, 1939.

12. Gerhard Mensch, *Das technologische Patt*, Francfort, 1975. Mensch est cependant réticent envers la notion de cycle et ce qu'elle peut suggérer de répétition. Il préfère parler de modèle de métamorphoses.

de perfectionnement¹³.

Hostile aux explications monocausales, Mandel attribue également un rôle clef à l'innovation technologique (et à l'organisation du travail qu'elle conditionne). L'innovation initiée dans la dépression vise des gains rapides de productivité au bénéfice de certaines branches ou entreprises. Elle fait pression sur les acquis sociaux issus de l'onde précédente. Elle se généralise lorsque le capital retrouve des conditions de rentabilité à grande échelle. Le « fordisme » émerge en pleine dépression américaine des années trente pour se généraliser après la guerre¹⁴.

Si la thèse de l'innovation apporte une réponse trop générale pour être satisfaisante à la question de la périodicité cyclique, elle résout encore moins celle des conditions du retournement à la hausse. Dans le cadre conceptuel de Marx, la récurrence de phases dépressives longues peut être comprise comme la manifestation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, s'imposant par-delà les répétitions du cycle moyen. Mandel articule ainsi le facteur déterminant de l'onde longue aux « contradictions internes de la loi » pour en déterminer le rythme : « Une augmentation brusque du taux de plus-value, une brusque baisse du taux d'augmentation de la composition organique du capital, une brusque accélération du capital, une combinaison de plusieurs de ces facteurs ou de tous, peuvent expliquer une croissance brutale du taux de profit... On peut conclure par conséquent, au niveau théorique le plus abstrait, qu'une croissance brutale du taux de profit se produit lorsque plusieurs ou l'ensemble des cinq facteurs qui la contrecarrent, opèrent de manière synchronisée et surmontent ainsi la chute à long terme du taux de profit moyen. » Bernard Rosier va dans le même sens : « Qu'on l'aborde sous l'angle de la tendance à la "surcapitalisation", à l'apparition de désajustements des capacités productives ou à l'élévation des coûts, l'analyse de l'accumulation au cours de la période d'expansion

13. A. Kleinknecht (*Innovations patterns in crisis and Prosperity, Schumpeter long cycles reconsidered*, 1987), estime que les vagues d'innovations majeures entretiennent le mouvement ascendant de la fluctuation longue et que le retournement vers le haut après une dépression s'explique par « l'émergence de nouvelles technologies ». C. Freeman conteste au contraire la thèse de Schumpeter en insistant sur la distribution aléatoire de l'innovation. Il préfère mettre l'accent sur la notion de « nouveaux systèmes technologiques » qui le rapproche des positions de l'école de la régulation (« Technologies nouvelles, cycles économiques longs et avenir de l'emploi », in *les Enjeux du changement technologique*, Paris, Economica, 1986).

14. Gramsci fut l'un des premiers à saisir la signification sociale du fordisme du point de vue de la logique intrinsèque du capital. L'activité de Ford lui apparaît en effet comme une « lutte continue pour échapper à la loi de baisse du taux de profit en maintenant sa supériorité sur ses concurrents ». Le progrès technique stimule ainsi un procès contradictoire dont la baisse tendancielle du taux de profit est l'un des aspects. Réciproquement, taylorisme et fordisme sont des formes d'organisation du travail visant à contrecarrer cette loi ou à « l'é luder » en « multipliant les variables et les conditions de l'accroissement progressif du capital constant » : « La loi tendancielle de la baisse du profit serait donc à la base de l'américanisme, c'est-à-dire qu'elle serait la cause de l'accélération de rythme dans le progrès des méthodes de travail. » (Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, 1978, p. 113). Les auteurs de l'école de la régulation ont trouvé chez Gramsci l'idée du fordisme mais ils l'ont adoptée en la vidant partiellement de sa substance théorique.

débouche ainsi, de diverses façons complémentaires sur le problème central : la menace qui pèse à long terme sur le taux de profit, moteur de l'accumulation¹⁵. » Il établit également une relation entre cycles longs et élargissement du marché mondial par le biais de l'expansion impérialiste. Enfin, les auteurs de l'école de la régulation mettent l'accent sur l'émergence d'un nouveau rapport salarial et d'une nouvelle organisation du travail : pour eux, la « grande dépression » finit par accoucher d'un « ordre productif nouveau ».

Aucune « loi de l'innovation » immanente à l'accumulation du capital ne fournit en revanche une explication théorique satisfaisante au retournement à la hausse du cycle long vers une nouvelle phase expansive. La condition d'une reprise durable du cycle moyen réside pour Rosa Luxemburg dans les rapports entre modes de production différents (capitalistes et non capitalistes). Pour les keynésiens, elle dépend d'une demande d'État partiellement autonome par rapport au marché. Kondratieff semble quant à lui considérer parfois les ondes comme des oscillations autour d'un point d'équilibre virtuel. Le retournement procéderait alors d'une sorte d'automatisme¹⁶.

Les critiques de Trotsky contre une compréhension mécanique des cycles visaient déjà ce rétablissement trop spontané de l'équilibre. Si les cycles se réduisaient à des oscillations autour d'un point d'équilibre virtuel, le problème du retournement se résoudreait de lui-même par un mouvement pendulaire strictement endogène. Il serait tout simplement « évident » que « la vague descendante crée peu à peu les conditions préalables à une hausse nouvelle durable ». Évidence si peu convaincante que Kondratieff se corrige aussitôt, en précisant : « cette hausse bien entendu n'est pas inévitable¹⁷ ». « Bien entendu » ? Cette réserve peut être comprise comme une précaution élémentaire dans le contexte inquiétant d'une époque (1928 !) où la théorie est déjà sous surveillance tatillonne de l'orthodoxie bureaucratique. Décréter la hausse inévitable ne reviendrait-il pas à affirmer le capitalisme capable de surmonter indéfiniment ses crises ? En 1926,

15. Bernard Rosier, *La Théorie des crises*, op. cit., p. 39. Robert Boyer récusé en bloc cette problématique sans apporter pour autant de réponse alternative : « D'un strict point de vue méthodologique, il est important de fournir une alternative à la conception marxiste traditionnelle qui considère l'accumulation comme dotée de lois tendancielle, qui finissent par s'imposer au delà de facteurs transitoires et événementiels. A une histoire du capitalisme scandée par les contradictions dérivant de la chute du taux de profit, s'oppose une conception beaucoup plus modeste : comprendre l'essor puis la crise d'un régime d'accumulation et laisser ouverte la question de la dynamique longue. Il faudra sans doute accumuler encore beaucoup d'études nationales de longue période avant que se dégagent des hypothèses générales, en quelque sorte transhistoriques, car s'appliquant à l'ensemble des modes de développement connus. » (*La théorie de la régulation : une analyse critique*, Paris, La Découverte, 1987.)

16. « A mesure que la tendance à la baisse se développe, les facteurs qui favorisent l'accumulation et la concentration du capital commencent à entrer en action... Le capital devient moins cher. Par là se trouvent recrées les conditions propices à une nouvelle hausse de la conjoncture. » (Kondratieff, op. cit., p. 162).

17. *Ibid.*, pp. 427 et 465.

Kondratieff doit affronter les attaques venimeuses de Spektator, pour qui « le sens social de la théorie des grands cycles » se révèle dans les démonstrations mathématiques faisant des crises un phénomène éternel, une sorte de mouvement perpétuel, tantôt à la hausse, tantôt à la baisse, qui exclut la révolution sociale. Lors de la même séance, Falkner minimise également la portée des fluctuations longues qui « ne préparent pas le passage de chaque phase donnée du développement à son opposé ». Dans sa réponse, Kondratieff prend soin de préciser : « Je n'affirme à aucun moment que le capitalisme est une catégorie éternelle, ni que les cycles sont éternels ; je parle de cycles dans la mesure où le capitalisme lui-même existe. » Si ce plaidoyer exprime une conviction maintes fois répétée, l'insistance sur ce point relève cependant d'une prudence dont le triste sort de Kondratieff a prouvé qu'elle n'était en rien superflue.

Cycles réversibles et tendances irréversibles sont deux conceptualisations répondant à deux temporalités complémentaires du mouvement. L'éditeur de Kondratieff en français, Louis Fonvieille, voit dans les transformations non seulement la négation de l'état antérieur de la formation sociale, mais encore la gestation en son sein de « la formation sociale appelée à lui succéder » : elles donnent un sens à l'évolution du capital et déterminent son historicité. Ces métamorphoses socio-économiques ne sauraient obéir à une stricte périodicité car, note Kondratieff, les divers biens et marchandises accomplissent leurs fonctions pendant des durées fort diverses. Leur production requiert des moyens et des temps de travail variés. Au cœur des ondes et des crises, cette *discordance des temps* conjugue la répétition cyclique et la tendance fléchée.

Le mystère de la fin des grandes crises

Le « bien entendu » de Kondratieff exprime une difficulté théorique irrésolue. S'il n'existe aucune loi symétrique à la chute tendancielle du taux de profit, rien ne prouve que le retournement à la hausse soit inévitable et prévisible. Lorsque Trotsky le déclare aléatoire (résultant de facteurs « exogènes »), enjeu stratégique et rigueur théorique vont de pair. S'il dépend de facteurs sociaux, politiques, militaires, pourquoi le cycle d'ensemble devrait-il connaître une périodicité relativement régulière d'une soixantaine d'années ? Marx s'est d'ailleurs trouvé confronté à une difficulté analogue à propos du cycle industriel, dont la rotation du capital fixe ne fournit pas une explication suffisante. L'usure de ce capital n'est en effet pas purement technique, mais morale, donc variable. Les conflits de répartition entre classes (et non la simple concurrence entre capitalistes) sont en dernière analyse le ressort du changement technique lui-même. Reste alors à déterminer comment la relative régularité du cycle s'impose malgré tout à travers les incertitudes de la lutte.

Pour Kondratieff, les « changements techniques » ne sauraient être qualifiés d'aléatoires ou d'exogènes, car le « développement de la tech-

nique lui-même est inclus dans le processus rythmique des grands cycles ». Si elles ont leurs propres causes, les guerres elles-mêmes « ne surgissent pas comme un *deus ex machina* ». Elles « prennent naissance dans le rythme et la tension croissante de la vie économique ». De même que les bouleversements sociaux, elles sont incluses dans « le processus rythmique de développement des grands cycles et ne sont pas des forces motrices de ce développement, mais une des formes dans lesquelles il se manifeste ». L'entrée de nouveaux territoires dans l'orbite de l'économie mondiale comme la découverte de l'or ne peuvent pas davantage être tenus pour des facteurs exogènes. Kondratieff soutient un immanentisme radical : « la dynamique des grands cycles obéit à une logique interne ». Aucun maillon du cycle ne peut faire figure de cause première. On peut seulement dire que « le rythme des grands cycles reflète le rythme du processus d'accroissement des biens de capitaux essentiels à la société ». Ce raisonnement vise à desserrer l'étreinte simplificatrice d'une causalité linéaire sans disposer encore des modèles systémiques élaborés ultérieurement.

Dans la controverse de 1928, Oparine s'insurge contre les subtilités d'une telle logique. Bogdanov entend parfaitement le reproche « d'idéalisme » par lequel Kondratieff répond aux critiques de Trotsky. Comment Trotsky et autres marxistes distingués peuvent-ils s'en remettre au hasard ? L'idée d'un retournement « exogène » et « aléatoire » permet d'échapper à l'éternel retour de l'équilibre et à sa logique mécanique ; elle ne résout pas le mystère de la périodicité (fût-ce relative) des grands cycles ! La même difficulté conduit aujourd'hui certains économistes de la régulation à se débarrasser de l'encombrante contradiction en niant tout simplement la périodicité au nom de la non-automaticité du retournement au point bas¹⁸.

Prudent, Robert Boyer constate l'impuissance de la théorie en la circonstance. Récusant l'explication de l'onde longue descendante par la chute tendancielle du taux de profit, le retournement à la hausse le laisse d'autant plus perplexe : « Ainsi décrit-on la succession de divers régimes d'accumulation et modes de régulation et non pas leur nécessaire succession. Mais aujourd'hui, ce relatif indéterminisme des conditions de sortie des crises structurelles est un obstacle à la compréhension des enjeux des années quatre-vingt. Nulle surprise donc si le programme de recherche présenté ci-après pose dans de nouveaux termes la question de l'évolution de longue période : comment les économies capitalistes sont-elles sorties des précédentes grandes crises et comment aujourd'hui diagnostiquer la recomposition du mode de développement ou l'émergence d'un nouveau¹⁹ ? » Cette modestie n'est pas innocente. L'agnosticisme théorique

18. Gérard de Bemis, « l'incertitude est-elle compatible avec le cycle long ? », in *Les Mouvements de longue durée dans la pensée économique* (Économie et sociétés n° 7-8, Grenoble, PUG, 1993).

19. Robert Boyer, *op. cit.*, p. 95. Voir aussi *les Flexibilités en Europe*, Paris, La Découverte, 1988.

et le rejet du « déterminisme technologique » permettent d'envisager une sortie « douce » de la crise. Convaincu qu'on ne pourrait déceler « qu'ex-post un retour en cohérence d'éléments jusque alors contradictoires », Boyer a proposé d'accompagner le mouvement par l'aménagement du rapport salarial (« flexibilités positives »). Sa démarche a mal résisté depuis à l'épreuve de la pratique. En fait de sortie douce, la strangulation lente n'exclut pas les convulsions, les conflits armés, les guerres locales.

En des temps où l'horizon révolutionnaire est pour le moins obscurci, ces recherches obéissent autant à des présupposés idéologiques qu'à une rigueur théorique. Il s'agit de trouver un bon usage (assouplissant et modernisateur) de la crise. Alain Lipietz l'admet avec franchise. L'indétermination théorique du point d'inflexion entre onde dépressive et onde expansive, « le mystère de la fin des grandes crises », constitue un blanc à combler. Il faut pour cela « faire intervenir les forces sociales avec leurs propositions et leurs luttes pour faire aboutir, consciemment ou inconsciemment une issue qui n'est jamais exactement celle visée ». Soumise aux inconstances des rapports de forces, « la sortie de la crise est une véritable trouvaille²⁰ ».

Va pour la trouvaille.

L'histoire des conflits ne manque jamais d'imagination.

Lorsque la voie révolutionnaire est barrée de désillusions, il resterait la lutte sans illusions lyriques, patiente et quotidienne, pour « des progrès » modestement pluriels : « A ceux qui pincerait les lèvres devant de si maigres progrès, je répondrai que les compromis progressistes qui se dessinent à la sortie de la crise présente ne sont pas plus acquis que la victoire de la social-démocratie sur le fascisme ne l'était en 1938, et que le risque principal n'est plus que le mouvement ouvrier s'intègre davantage mais qu'il se désintègre. A ceux qui penseraient que le capitalisme se trouvera bien de toute façon de nouvelles formes de régulation, un nouveau régime d'accumulation, je répondrai qu'ils ne se valent pas tous, qu'au nom des critères éthiques de solidarité et de libre création que porte le mouvement ouvrier depuis ses origines, certains compromis ouvrent l'avenir et d'autres grands équilibres écrasent sous un talon de fer le cri des opprimés²¹. » Au nom du réalisme déclaré, l'objectif du compromis l'emporte ici sur le principe de résistance. Au prix d'une interprétation passablement idéologique de l'histoire. Selon quels critères prétendre en effet que la social-démocratie a triomphé du nazisme ? Entre l'impossible pronostic de 1938 et la prétendue victoire de 1945, comment éluder le passage par l'épreuve de la

guerre et des camps ?

La « trouvaille », en l'occurrence, fut à ce prix. Le nouveau compromis s'est joué sur les champs de bataille plutôt que sur les tapis verts. Jamais sûr, le pire est toujours envisageable. La ligne du « compromis progressiste » prônée par Lipietz mise sur une issue pacifique à la crise du moins en 1985²²). Lorsque l'issue pacifiquement négociée se révèle impraticable, quelle est la ligne la mieux à même « d'ouvrir l'avenir » ? Ce fut, en d'autres temps et en d'autres termes, le dilemme des Fronts populaires, de Munich, et de la guerre d'Espagne.

A faire de nécessité vertu, il y a embarras du choix entre les variantes d'un nouveau compromis social dynamique. Certains l'ont cherché dans la dualisation inéluctable de la force de travail, avec l'émergence d'un noyau stable et qualifié appelé à se consolider pendant qu'une sous-classe inorganisable d'exclus serait vouée aux nouvelles charités et autres traitements sociaux de la précarité. D'autres enregistrent l'affaiblissement du mouvement ouvrier et l'émergence de nouvelles sources de résistance dans la société civile et au sein des institutions étatiques. Alors que les auteurs régulationnistes insistent à juste titre sur le rôle du politique et du social dans la reproduction, leur quête d'un nouveau mode de régulation retombe paradoxalement dans le fatalisme technologique. L'automation n'engendre pas plus (mécaniquement) le post-fordisme, que la chaîne de montage n'engendre le fordisme. Aucune automaticité, résultant d'une nouvelle organisation du travail, ne débouche sur une requalification massive. Aucune « loi » n'éteint la conflictualité de la sphère productive dans les délices de la consommation²³.

Ernest Mandel s'en tient à l'opposition entre le caractère « endogène » de la tendance dépressive et le caractère « exogène » du retournement au point bas. Il reprend à son compte la thèse de Trotsky en 1923, selon laquelle les cycles mineurs seraient déterminés par « la dynamique interne de l'économie capitaliste », alors que les cycles majeurs (« kondratieffs ») le seraient par « les conditions externes ». Trotsky est catégorique sur ce point. Le cycle industriel court relèverait d'un facteur explicatif propre aux lois de l'économie capitaliste. Il n'existerait pas en revanche de facteur explicatif équivalent applicable aux ondes longues. Leur périodicité dépendrait d'une combinaison variable de facteurs économiques, sociaux et politiques. D'où leur caractère relativement irrégulier et aléatoire. Si le développement de l'économie capitaliste dans le temps long relevait de

20. Alain Lipietz, *Trois crises, métamorphoses du capitalisme et mouvement ouvrier*, contribution au colloque *La crise actuelle par rapport aux crises antérieures*, Binghamton, novembre 1985. La « trouvaille » de Ford et du fordisme ne relève pourtant pas d'une géniale intuition, mais d'une réponse à l'absentéisme et à l'indiscipline de la force de travail dans un premier temps, à la grande peur des classes possédantes au lendemain de la guerre, dans un second temps.
21. *Ibid.*

22. Alain Lipietz a publié en 1992 un livre autrement alarmiste (*Berlin, Bagdad, Rio, Quai Voltaire*, 1993) où il envisage « l'explosion de l'Europe dans la guerre civile ». Il faut dire que la guerre a alors commencé en Yougoslavie.

23. Voir les articles de Mike Parker et Jane Slaughter, *Management-by-stress*, et de Les Lividov, *Forclosing the Future*, dans *Science as Culture* 8, London, 1990 ; ainsi que *Lean Production : a capitalist Utopia ?*, de Tony Smith, *Notebook for Studies and Research*, n° 23, Amsterdam, 1994.

constellations singulières et de conditions spécifiques, les « rythmes » devraient se révéler arbitraires. Or, les ondes longues manifestent une relative régularité.

Conscient de la difficulté, Mandel réintroduit « la dynamique interne de l'économie capitaliste », qui déterminerait le rythme des ondes longues mais sur un versant seulement : le retournement de l'onde à la baisse serait l'expression en dernière analyse de la loi de la baisse tendancielle. Aucune loi symétrique de remontée tendancielle du taux de profit ne permettant d'expliquer le retournement à la hausse, il resterait à invoquer les facteurs « exogènes », à savoir l'ensemble des conditions sociales et politiques nécessaires au redressement du taux de profit. Si la théorie des ondes longues est essentiellement une « théorie des ondes longues du taux de profit moyen », « les facteurs extra-économiques jouent un rôle clef dans l'explication des brusques remontées du taux de profit moyen après les grands points d'inflexion de 1848, 1893 et 1940/48²⁴ ». C'est pourquoi « nous nous en tenons à notre concept de *rythme asymétrique* pour les ondes longues de développement capitaliste, dans lequel la tendance descendante (le passage d'une onde expansive à une onde dépressive) est endogène, tandis que la tendance ascendante ne l'est pas ; cette dernière dépend aussi bien des changements radicaux intervenus dans le milieu historique et géographique général du mode de production capitaliste, changements susceptibles de provoquer une croissance forte et soutenue du taux moyen de profit²⁵ ».

Cette réponse n'apporte pas véritablement de solution.

D'une part, elle présuppose une distinction radicale entre l'économique et l'extra-économique, les notions d'endogène et d'exogène renvoyant explicitement à leur séparation. De même que la valeur de la force de travail n'est pas un concept purement économique (il présuppose les conditions historiques et sociales qui la déterminent), on ne saurait considérer le changement technologique indépendamment de la lutte sociale.

24. Ernest Mandel : « Quand Trotsky a rejeté à juste titre le terme de cycle long employé par Kondratieff par analogie avec le cycle industriel normal, c'était fondamentalement parce que les points d'inflexion ascendante des ondes longues ne peuvent être expliqués par des causes économiques endogènes. Pour cette même raison, il ne peut y avoir aucune symétrie mécanique entre la longueur du cycle industriel et celle de l'onde longue. Les marxistes pensent que la durée du cycle industriel dépend du cycle vital du capital fixe, lequel, de par sa nature physique, ne peut se renouveler peu à peu de façon continue. Mais des événements tels que de nouvelles conquêtes géographiques du capitalisme, des guerres, des révolutions et des contre-révolutions ne sauraient être régies par une loi mécanique telle que le cycle vital de l'équipement machinique à grande échelle. » (*Long Waves*, op. cit.)

25. Ernest Mandel, op. cit. Dans *La violence capitalisée*, Bernard Guibert avance une hypothèse qui pourrait enrichir celle des vagues d'innovation technologique dans la détermination des ondes longues. Il propose la catégorie de « capital variable fixe » correspondant au salaire indirect, affecté à la protection sociale par le biais de la Sécurité sociale ou à l'éducation gratuite par le biais des finances de l'État, dont le rythme de rotation serait en quelque sorte générationnel et affecterait les rythmes économiques au même titre que le renouvellement du système technologique.

D'autre part, la difficulté majeure n'est toujours pas résolue. L'issue de l'onde longue dépressive n'est certes pas « prédéterminée ». Ainsi serait-il hasardeux de pronostiquer pour la fin du siècle le retournement de l'onde dépressive amorcée au début des années soixante-dix, sous le seul prétexte qu'un « kondratieff » dure approximativement un demi-siècle. L'offensive néo-libérale a marqué des points, et les profits ont été restaurés, sans qu'existent pour autant les conditions d'une nouvelle expansion durable. La sortie de l'onde longue dépressive passe vraisemblablement par une réorganisation à grande échelle des espaces économiques et des dispositifs étatiques, dont la constitution de grands ensembles régionaux, la dislocation de l'URSS, et les guerres (Golfe, Yougoslavie, Rwanda) constituent les prémisses.

Si la sortie de l'onde longue dépressive implique autant de facteurs aléatoires, aucune interprétation mécaniste des cycles (du moins dans leur phase descendante) n'est concevable. La question de leur régularité périodique relative reste alors entière : pourquoi, faute de « trouvaille » ou d'événement « exogène », une onde dépressive ne s'éterniserait-elle pas ? Mandel résout la difficulté en supposant que « l'exogène » a aussi ses lois et ses régularités. Il émet ainsi l'hypothèse d'un « *cycle long de la lutte de classe* » articulé au cycle économique. La démonstration empirique de son existence reste à faire²⁶. Elle soulève une première difficulté qui est celle des indicateurs et de leur fiabilité. A supposer qu'elle soit résolue (statistique des grèves, résultats électoraux, effectifs des mouvements sociaux), on peut sans aucun doute opérer des rapprochements entre fluctuations économiques et activité sociale. Un tel lien ne ferait d'ailleurs que rétablir une imbrication entre des phénomènes que l'analyse avait conventionnellement découpés en social et économique. Mais il ne suffirait toujours pas à prouver l'existence « d'un cycle long de la lutte des classes », c'est-à-dire à fournir les raisons explicatives de sa périodicité, sauf à tourner en rond en la déduisant... du cycle économique ! Il ne suffirait surtout pas à éclaircir la manière dont le « cycle long de la lutte de classes » est supposé rendre compte du retournement de l'onde au point bas²⁷.

Certains auteurs ont cherché à établir des corrélations entre guerres et cycles économiques longs. Partant des deux premières « lois empiriques » de Kondratieff, Schumpeter s'est refusé à mettre sur le même plan l'innovation technologique et les guerres. Recourant aux indices de Sorokin, qui

26. Cette difficulté non résolue est parfois escamotée sous une profession de foi où l'idéologie prend le relais de la théorie en panne : « Avec la Première Guerre mondiale, la période historique de montée et d'expansion du mode de production capitaliste a touché à sa fin. Depuis lors, nous sommes entrés dans une nouvelle période historique qui implique aussi bien le déclin que la contraction géographique de ce mode de production. La victoire de la révolution russe et les pertes subies depuis lors par le système capitaliste international en Europe de l'Est, en Chine, à Cuba, au Vietnam, sont autant de manifestations significatives, bien que non exclusives, de ce déclin. » (*Long waves*, p. 56). Que dire, après les chutes des dictatures bureaucratiques et le procès de restauration capitaliste ?

27. Des recherches ont été entreprises dans ce sens. Voir G. Gatteï, *Every 25 years ? Strike Waves and Long Economic Cycles*, colloque international sur les ondes longues et la conjoncture économique, Bruxelles, 1989.

permettent de quantifier les flux et reflux de l'activité guerrière (rapport entre effectifs engagés et population des pays impliqués), John Akerman a essayé au contraire d'explorer le lien entre innovations et mutations politiques : « L'énigme des vagues longues de l'économétrie n'est dans une première approximation rien d'autre qu'un reflet du mystère de la périodicité des guerres²⁸ ». John Goldstein utilise quant à lui trois indicateurs (durée des hostilités, importance des pertes, nombre de conflits majeurs) à corrélérer aux fluctuations des indicateurs économiques (prix, salaires, volumes de production). Dans la mesure où l'évaluation des pertes (humaines et matérielles) constitue en elle-même un facteur économique non négligeable, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il puisse établir un rapport statistique entre cycles et guerres : l'activité guerrière est positivement corrélée avec le mouvement des prix et négativement corrélée avec celui des salaires.

En tout état de cause, l'entreprise hasardeuse consistant à tracer une courbe isomorphe entre cycles et guerres ne saurait suffire à faire des secondes le facteur explicatif des premiers. Bouleversements sociaux et conflits militaires jouent bien sûr un rôle important et souvent décisif dans la restauration (non seulement économique, mais politique, juridique, institutionnelle, géopolitique), des conditions de valorisation du capital. Ils établissent de nouveaux rapports de forces sociaux, de nouveaux découpages territoriaux, de nouvelles hiérarchies de domination et de dépendance à l'échelle continentale ou mondiale. Ainsi, les points de retournement à la hausse des trois premiers « kondratieffs » sont-ils marqués par de puissantes convulsions : les révolutions européennes et le printemps des peuples en 1848-1851, la vague d'expansion coloniale et le partage impérialiste à la fin du XIX^e siècle, la guerre d'Espagne et la Seconde Guerre mondiale au milieu du XX^e siècle.

Même lorsqu'elles renoncent à la découverte de la cause première et admettent une causalité plurilinéaire, la plupart de ces tentatives n'échappent pas aux limites d'un certain schéma de causalité. Elles tombent dans les impasses d'une logique fondée sur la séparation de l'économique, du social, du politique. Le mouvement complexe des ondes longues relèverait plutôt des enchaînements systémiques en boucle et de « l'ordre par le bruit », de la « causalité récursive » et des théories de l'organisation. Ses formes stochastiques dansent comme les flammes, dont « mille temps font battre les bords²⁹ ».

Crises économiques, issues politiques

Dans leur schéma explicatif des ondes longues, Dockès et Rosier déga-

28. John Akerman, *Structures et cycles économiques*, Paris, PUF, 1955. John Goldstein, *Long Cycles Prosperity and War in the Modern Age*, Yale, University Press, 1988.

29. Michel Serres, *Le Passage du Nord-Ouest*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986, p. 53.

gent les caractères majeurs de ce qu'ils définissent comme « un ordre productif » :

– Le « mode d'accumulation », qui se réfère aux formes économiques stables, aux structures industrielles et financières et aux modalités de la concurrence. Ce serait le critère principal, voire exclusif, dans les théories marxistes des crises. Plus largement, le mode d'accumulation serait le mode d'extraction de la plus-value, « c'est-à-dire la forme concrète prise par le rapport capital-travail ou « rapport salarial ».

– Le type de forces productives matérielles mises en œuvre : matériaux, sources d'énergie, techniques et rapports écologiques, industries principales et activités motrices. Dockès et Rosier mettent aussi l'accent sur la concordance entre phases d'expansion longues, grandes vagues d'innovation technologique et type d'organisation du travail.

– Le type de division du travail à l'échelle mondiale, articulée à chaque époque sur l'existence d'une économie dominante et sur un système hiérarchisé de domination et de dépendance.

– Une procédure spécifique de régulation économique et sociale permettant de comprendre comment un certain ordre productif peut se reproduire dans le cadre d'une relative stabilité pendant une certaine période.

La mutation de l'ordre productif s'opère à travers les dépressions longues : « La mutation touche les quatre caractères majeurs dans les formes qui étaient les leurs au cours de la phase de croissance. Les phases de dépression longue sont par conséquent genèse de formes nouvelles du capitalisme, chaque phase produisant dialectiquement la suivante. Là est notre thèse... Ainsi tout se passe comme si la dépression longue – temps de mutation – était face à des contradictions nouvelles, lente gestation d'une formule susceptible d'assurer, pour un temps, le dépassement de ces contradictions sans qu'il y ait pour autant nécessité structurale que cette recherche aboutisse. Phénix peut ne pas renaître de ses cendres. La dépression longue remplit de ce fait des fonctions précises et spécifiques dans l'évolution du système³⁰. » Le New Deal apparaît ainsi comme « un ensemble de mesures mises au point de façon tâtonnante et conflictuelle, qui réalisent une sorte de compromis entre les éléments les plus avancés du mouvement ouvrier et la fraction la plus consciente et moderniste du patronat sous la houlette et l'arbitrage de l'État en passe de devenir État-Providence ». Du point de vue, non strictement économique, de la mise en place des nouvelles conditions sociales de valorisation du capital, la dépression longue contient déjà son contraire, l'expansion.

Les crises classiques rempliraient une double fonction, de régulation et de dynamisation, indissociablement économique et sociale. Dès la fin du XIX^e siècle, leur mode de régulation inintentionnel aurait commencé à perdre de son efficacité : dans la mesure où l'accumulation planétaire du

30. Dockès et Rosier, *op. cit.*, p. 180 et suivantes.

capital fait des revenus salariaux le principal débouché à la réalisation de la plus-value, et dans la mesure où la croissance et l'organisation du prolétariat lui-même ne permettent plus de jouer aussi facilement sur le salaire réel. De nouveaux modes de régulation intentionnels (keynésiens) seraient ainsi devenus nécessaires. Leur mise en œuvre dans la période d'après-guerre aurait eu pour conséquence d'aplanir et de gommer le cycle moyen, dont l'intensité s'accroît à nouveau depuis le retour de l'onde dépressive. Cette interprétation pluricausale des ondes longues articule facteurs endogènes et exogènes au lieu de les séparer. Elle a le défaut de ses qualités : les facteurs ne sont guère hiérarchisés et il n'existe toujours pas d'explication satisfaisante de la périodicité relative.

Les thèses de l'école de la régulation traduisent bien le regain d'intérêt pour la théorie des crises à partir de 1973-74 : « les crises structurelles sont de retour et les théories de la régulation sont conçues pour en rendre compte³¹ ». Elles ont le mérite de réintégrer « la logique, la genèse, puis le dépérissement des formes institutionnelles » dans « une autre façon d'aborder l'économie ». Après l'engouement initial est venue l'heure du doute. Robert Boyer reconnaît honnêtement que ces théories « ont suscité des grandes attentes, en particulier d'un renouvellement de l'économie critique, hors du carcan d'un marxisme en voie de fossilisation. Une décennie plus tard, la perplexité, les appréciations critiques, voire les jugements franchement négatifs se font jour chez de très nombreux analystes. Absence de nouveaux résultats, incapacité à développer des fondements théoriques satisfaisants, faiblesse des propositions de politique économique, expliqueraient que cette problématique n'ait pas fécondé une véritable école avec ses règles de discussion, ses institutions, sa dynamique. »

Ce livre de 1987 en forme de bilan et perspectives s'efforce de répondre à ces questions. Boyer y renverse la question des « rythmes économiques. » Si les facteurs qui favorisent le profit au niveau de la production sont les mêmes qui étrangent sa réalisation dans la circulation, si la reproduction du système suppose son ouverture à des modes de production non capitalistes, la crise « devrait être la règle et non l'exception ». Il s'agirait moins d'expliquer la logique des crises que de comprendre ce qui rend possible l'accumulation à long terme. Autrement dit les « différentes régularités sociales et économiques » concernant : un type d'évolution d'organisation de la production et de rapports des salariés aux moyens de production ; un horizon temporel de valorisation du capital sur la base duquel peuvent se dégager les principes de gestion ; un partage de la valeur permettant la reproduction dynamique des différentes classes ou groupes sociaux ; une composition de la demande sociale validant l'évolution tendancielle des capacités de production ; une modalité d'articulation avec les formes non

capitalistes lorsque ces dernières ont une place déterminante dans la formation économique étudiée. L'ensemble constitue un « régime d'accumulation » : « On désignera sous ce terme l'ensemble des régularités assurant une progression générale et relativement cohérente de l'accumulation du capital, c'est-à-dire permettant de résorber ou d'étaler dans le temps les distorsions et déséquilibres qui naissent en permanence du processus lui-même. »

En diluant les « lois tendanciennes » dans un réseau de causes multiples et en insistant sur les régularités qui conjurent la virtualité de la crise, Boyer tend à fonder en théorie une politique réformatrice. Si les choses empiriques, c'est que les princes et les gouvernants écoutent les mauvais conseillers. L'aménagement du régime d'accumulation par la recherche de nouveaux compromis dynamiques permettrait de prévenir les crises ou de leur préparer une sortie « douce ». Les auteurs régulationnistes divergent sur ce point. Dockès et Rosier attribuent un rôle explicatif majeur à la lutte des classes (au détriment des lois de l'accumulation ou du développement des forces productives). D'autres (comme Coriat ou Boyer) insistent sur le rôle des dispositifs institutionnels³². Les analyses de Benjamin Coriat sur le « modèle japonais » soulignent les implications d'une telle problématique. La sortie de la dépression longue tiendrait fondamentalement à la possibilité de substituer au modèle fordiste épuisé un nouveau mode de régulation « toyotiste », « fujitsuiste » ou « ohniste ». Alors que le fordisme se caractérise par une production de masse axée sur les économies d'échelle, par le rôle de l'ouvrier-masse (ouvriers spécialisés), de la consommation de masse, par l'alimentation de la consommation sur la production, le toyotisme se caractériserait par une production segmentée, la re-professionnalisation (requalification) de l'ouvrier, la segmentation de la consommation, et l'ajustement de la production à la consommation (flux tendus, stocks zéro). Alors que le fordisme se caractérise par le travail à la chaîne, la division poussée du travail, la contrainte hiérarchique dans l'atelier, le travail « rigide », la grande entreprise et sa planification interne (à la recherche du « plus gros »), le toyotisme se caractériserait par des équipes polyvalentes, l'enrichissement du travail, la contrainte collective intériorisée (« *management-by-stress* »), les flexibilités horaires et salariales, la déconcentration et la sous-traitance (à la recherche du « plus rapide »). Alors, enfin, que le fordisme se caractérise par les procédures d'indexation salariale, les systèmes de protection sociale, la négociation et des conventions collectives, les syndicats d'industrie et la régulation conflictuelle, le toyotisme se caractériserait par la flexibilité et l'individualisation, la protection par capitalisation, l'éclatement des statuts et la précarité, les syndicats d'entreprise et la régulation communicationnelle.

31. Robert Boyer, *op. cit.*, p. 8.

32. Pour une approche critique de cette seconde tendance voir l'article de G. Cocco et C. Vercellone, *les Paradigmes sociaux du postfordisme* (Futur Antérieur, n° 4). Voir aussi Benjamin Coriat, *Penser à l'envers*, Paris, Bourgois, 1991.

Ces « modèles » soulignent sans doute des tendances et des cohérences potentielles. En dépit de différences importantes (en fonction de l'histoire et des rapports de forces) entre les États-Unis, la France ou l'Allemagne, les pays capitalistes les plus développés ont connu depuis la Guerre des traits similaires. On constate aujourd'hui des tentatives parallèles de déréglementation du travail, de fragmentation du travailleur collectif, d'individualisation et de flexibilité, de contournement des syndicats par les cercles de qualité ou la communication d'entreprise. Il y a pourtant loin du modèle à la réalité. A supposer que se dessine une organisation « ohniste » du travail, elle se combine avec la survivance ou l'adaptation des formes d'exploitation tayloriennes et le maintien essentiel de la séparation entre conception et exécution. Le « postfordisme » ne constitue encore ni une réalité ni un projet cohérent. Les partisans de l'école de la régulation ont souvent reproché à leurs interlocuteurs une forme de déterminisme économique ou technologique. Ils tombent eux-mêmes sous le coup de cette critique. Pas plus que le travail à la chaîne ne suffit à caractériser le fordisme, l'automatisation ne suffit à définir le « toyotisme ». Un nouveau compromis historique et social ne saurait se réduire aux discours dominicaux sur la démocratie salariale associant un patronat éclairé à des syndicats participatifs.

Les contradictions sont d'un autre ordre et d'une autre ampleur.

Les offensives libérales contribuent à faire mûrir, au cœur de l'onde dépressive, les conditions d'une prochaine onde expansive. Qu'il s'agisse de l'innovation technologique ou du rapport salarial, ces germes sont trop peu développés et systématisés pour assurer de nouvelles régularités. Aucune marchandise n'a pris le relais des grands marchés de l'automobile et de l'électroménager. L'intensification de l'exploitation et la pression sur les salaires entraînent une contraction des revenus salariaux et de la consommation finale. La segmentation du marché peut favoriser une consommation, différenciée par créneaux, répondant à l'appétit des classes moyennes ou aux caprices de la consommation somptuaire. Mais la mise en place d'un tel modèle dual ou segmenté creuse les inégalités sociales et finit par miner les fondements de la démocratie politique.

Des contradictions analogues se retrouvent à l'échelle du marché mondial : comment faire payer la dette du tiers monde et drainer des capitaux des pays dépendants sans provoquer du même coup une contraction de leurs marchés ? En tant que nouveaux champs de valorisation du capital, la Russie et la Chine pourraient jouer un rôle comparable à celui que Rosa Luxemburg assignait aux pays coloniaux précapitalistes. Mais leur structure sociale n'est plus celle de pays coloniaux traditionnels. Il y faudrait un afflux massif et concentré de capitaux, suffisant pour instaurer rapidement des rapports marchands généralisés et pour stabiliser les institutions politico-juridiques correspondantes. L'aventure est totalement inédite.

A en juger par le coût initialement sous-estimé de l'unification allemande, la masse de capitaux nécessaires serait énorme. Il se trouve des entrepreneurs audacieux pour tenter leur chance ou des organismes gouver-

nementaux pour montrer l'exemple. Mais les déficits budgétaires et commerciaux sont tels pour les États-Unis, le poids de l'unification allemande et le coût de l'édification européenne tels pour l'Allemagne, la nécessité de colmater les brèches et d'étouffer les incendies du tiers monde tels pour tous, qu'on voit mal d'où viendraient les ressources et la volonté politique d'un gigantesque Plan Marshall dont on a beaucoup entendu parler sans jamais le voir. Les bureaucrates d'hier peuvent se métamorphoser du jour au lendemain en spéculateurs et affairistes maffieux, mais il faut du temps pour former une véritable bourgeoisie entrepreneuriale. Depuis 1991 et la dislocation de l'URSS, les enthousiasmes d'une reconquête pionnière ont considérablement tiédi. La crainte du chaos l'emporte sur l'euphorie initiale des nouveaux croisés du capital. On redécouvre que le marché n'est pas si naturel que le prétendaient les slogans faciles. Il est aussi une institution historiquement récente, qui s'est imposée par le sang et les larmes.

L'hypothèse plus modeste d'un développement capitaliste « en peau de léopard », à l'image de ce qui peut se passer dans les pays industrialisés du tiers monde, se heurte à l'héritage d'économies bureaucratiquement dirigées. Dans le tiers monde, l'implantation de pôles capitalistes champignons ou de zones franches s'adosse à de vastes zones rurales où se mêlent domaines quasi féodaux, exploitations multinationales modernes et agriculture de subsistance. Dans l'ex-Union soviétique et en Europe orientale, l'existence d'une agriculture pour une large part collectivisée et surtout d'une classe ouvrière socialement majoritaire, soudainement vouée à la marginalité ou à un « exode urbain », sorte d'exode rural à rebours, pose un tout autre problème.

Enfin, si l'économie américaine, dominante depuis la seconde guerre, est déclinante, il n'est pas apparu pour autant de nouveau *leadership* international. La contradiction entre l'affaiblissement économique et monétaire relatif des États-Unis et leur hégémonie politico-militaire (réaffirmée à l'occasion de la guerre du Golfe) demeure. Ni l'Allemagne, ni le Japon, ni une Europe incertaine ne semblent en mesure de prendre la relève à court terme. Ce sont autant de raisons de penser que l'issue de l'onde dépressive, loin d'être douce, sera violente et convulsive. Les guerres civiles endémiques, les réaménagements géopolitiques à grande échelle, en sont seulement l'indice. Autant dire qu'elle n'est pas d'ordre purement économique. Au creux de l'onde longue, la politique reprend ses droits, si tant est qu'elle les ait jamais abandonnés.

* * *

« Une nouvelle révolution ne sera possible qu'à la suite d'une nouvelle crise, mais l'une est aussi certaine que l'autre ». Cette conclusion ambiguë des *Luttes de classes en France* s'appuie sur la corrélation entre crises et révolutions passées pour affirmer, non seulement la nécessité (démon-

trable) de nouvelles crises, mais aussi le lien (indémontrable) entre crise et révolution. Ce télescopage entre critique de l'économie politique et philosophie de l'histoire est l'indice d'un malaise théorique.

La périodicité des crises relève encore pour le jeune Marx du constat empirique, et le pronostic de nouvelles crises, du pari. Inhérente au fonctionnement organique du capital, leur nécessité théorique, est fondée ultérieurement, avec les *Grundrisse* et le *Capital*. Elle donne lieu à une conceptualisation du capital en tant qu'organisation contradictoire du temps

4.

Marché et modernité

Jacques Bidet propose une théorie générale « à l'interférence de l'analyse de la théorie des sociétés modernes et des théories contractualistes¹ ». En réintégrant son apport « dans le contexte plus large de la philosophie politique et des théories sociales modernes », il entend corriger Marx à la lumière de Rawls, Habermas. Les enjeux sont clairs : « Ce qui est en question dans toute cette affaire, c'est la nature des relations entre marché et capital. Le libéralisme est-il le *développement naturel et nécessaire* des rapports de production ? Ou bien s'agit-il là de deux structures dissociables au sens où le marché pourrait opérer dans une société non capitaliste ? » La démarche théorique permettrait de déboucher sur une « problématique de démocratie politique qui reprend et radicalise le double héritage du libéralisme classique et de l'analyse marxiste ». Ce marxisme libéral s'inscrirait dans la théorie de la modernité et dans une philosophie contractuelle. La préface italienne et anglaise de *la Théorie de la modernité* met les choses sur les rails : « Ma thèse est que l'élément pertinent du marxisme doit être intégré dans un ensemble plus vaste, une théorie générale de la modernité... Cette théorie générale rassemble d'une façon non éclectique les éléments du marxisme et ceux du libéralisme. » Cette synthèse fonderait un socialisme de marché et une démocratie sans adjectifs.

Le « socialisme de marché » a ses variantes, des plus libérales aux plus radicales, mais il repique inévitablement aux potions utopiques qui prétendent éliminer le paupérisme par une distribution équitable et par des arti-

¹ Jacques Bidet, « Contractualisme et modernité », in *les Paradigmes de la démocratie*, (« Actuel Marx », Paris, PUF, 1994). Du même auteur, voir notamment *Théorie de la modernité*, suivi de *Marx et le marché* (Paris, PUF, 1990). Pour les comptes-rendus critiques de ce livre : Jean-Marie Vincent, « Marx, la religion du quotidien et la modernité », *Putur Antérieur* n° 8, 1991 et A. Callinicos, « le Socialisme et les temps modernes », *Actuel Marx*, 1992 : *l'Idée du socialisme a-t-elle encore un avenir*. Dans le même numéro, voir aussi l'article de Jacques Bidet, *Pour un contractualisme révolutionnaire*. Le livre de Tony Andréani et Marc Féray, *Discours sur l'égalité parmi les hommes*, Paris, L'Harmattan, 1993, qui inscrit l'apport analytique dans des préoccupations pratiques, constitue une importante contribution à ces controverses.